

# PARTIE THEORIQUE

## II. — SECTION: LA POÉSIE.

### III. Leçon. — La Versification.

1. La **versification** est l'art de composer — et ainsi d'analyser — les *vers* ou le langage poétique.

Il ne convient donc pas de la confondre avec la **poésie**. La première consiste tout entière dans la forme visible, extérieure du langage; la seconde considère la beauté des pensées, des sentiments, des images, le charme esthétique qui résulte du style.

L'on peut être habile versificateur, tout en demeurant très médiocre poète: phénomène assez rare toutefois, croyons-nous. L'Auvergnat, Jacques Delille, semble toutefois le type achevé des écrivains de pur métier; versificateur élégant, il mérite le surnom de "dupeur d'oreilles": — orfèvre habile, en passant l'or à la filière, il put en augmenter l'étendue, mais il ne sut jamais rien ajouter à sa valeur. Ce n'est pas un poète.

#### 2. Notion du vers.

Le **vers** — en général, grec, latin, anglais, allemand... — est un composé d'un nombre régulier de syllabes ou de pieds, arrangés selon certaines règles, dans le dessein de faire une plus forte impression sur les lecteurs ou les auditeurs.

L'ensemble des règles que l'on doit connaître et adopter pour bien faire les vers, pour les bien disposer, constitue l'art de la versification.

#### 3. Division du vers.

Le vers est *métrique* ou *syllabique*.

a) Le vers **métrique** est celui qui se fonde sur une combinaison de syllabes longues ou brèves, formant un *ped*: — tels sont les vers grecs et latins.

b) Le vers est **syllabique**, quand il se fonde sur un nombre fixe de syllabes, sans aucun égard à leur quantité — longue ou brève — ni à leur mesure: — tels sont les vers français... et de la plupart des langues romanes modernes.

A son tour, le vers syllabique peut être *blanc* ou *rimé*.

a) Les vers **blancs** sont ceux qui ne se terminent point par des rimes, c'est-à-dire par le retour de la même consonnance.

Ex :—Je me souviens encor de cette pompe auguste  
 Qui jadis, en ces lieux, marqua les premiers jours  
 Du règne de Louis. Ah ! le grand appareil !  
 Il n'est maintenant de semblables spectacles :  
 Plus de cent animaux y furent immolés ;  
 Tous les prêtres brillaient, et les yeux éblouis  
 Voyaient l'or et l'argent partout étinceler.

VOLTAIRE.

Comme on le voit, ces vers sont peu harmonieux : cela n'est ni vers ni prose. De tels vers — dont on a tenté l'essai, à toutes les époques — appartiennent à la langue italienne, allemande, anglaise...

b) Les vers **rimés** sont ceux qui amènent le retour du même son à la fin de deux ou plusieurs vers.

Un vers, qui vient tout seul, peut être harmonieux et très beau :

Naitre avec le printemps, mourir avec les roses :

mais pour entrer dans un poème il faut qu'une ou deux fois l'on entende d'autres vers sonner comme lui. Notre vers français est né pour la société ; en quoi, il nous ressemble bien.

Ex. :— O mon souverain roi !  
 Me voici donc tremblante et seule devant toi.  
 Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance.  
 Qu'avec nous tu juras une sainte alliance...

#### 4. Règles du vers.

L'on conçoit que les vers, pour faire une forte impression, par le plaisir et la surprise intellectuels de la rime, doivent être *bien faits et bien placés*.

Donc les **règles** sont relatives : — à la *structure* des vers ; — à leur *disposition*, ou mélange entre eux.

Telles sont les deux grandes divisions de l'art des vers, de la versification.

I. — **Structure des vers**, pris séparément.

II. — **Disposition des vers**, pris dans leur ensemble.

\* \* \*

#### STRUCTURE DES VERS.

1. La *structure* ou facture des vers consiste dans l'arrangement régulier des syllabes qui les composent.

Or, il y a lieu de considérer les divers éléments de cette structure :

1.—La *mesure* ou forme du vers.

2.—La *rime*.

3.—La *césure*, l'*hémistiche*, l'*enjambement*, le *repos*.

4.—L'*élision* et l'*hiatus* : ou harmonie des vers.

5.—Les *licences poétiques*.

## I. — La Mesure ou forme du vers.

2. La **mesure** — entendue du vers français — est la succession constante ou périodique de divisions de durée égale ou équivalente, par le nombre de syllabes.

Remarquez bien que la mesure désigne la durée, l'espace qui comprend un, deux, trois *temps*, comme en musique; la réunion de deux temps s'appelle *piéd*. — Ceci a lieu surtout dans les vers grecs et latins.

Mais l'on a conservé l'usage de ces termes, même pour le vers français, et l'on dit également : — “ un vers de *douze syllabes*, de *douze piéd*. ”

La mesure est donc, en résumé, le nombre déterminé de syllabes qui composent un vers.

3. Il y a, en français, **dix sortes** de mesure, qui donnent lieu à **dix formes** de vers. Voici un dizain, qui les renferme toutes.

—“ O mort, viens terminer ma misère cruelle ! ”	12
S'écriait Charle, accablé par le sort.	10
La mort accourt du sombre bord	8
—“ C'est bien ici qu'on m'appelle ;	7
Or ça, de par Pluton !	6
Que demande-t-on ? ”	5
—“ Je veux... dit Charle ”.	4
—“ Tu veux ? Parle ! ”	3
—“ Eh bien !..	2
Rien ! ”	1

\* \* \*

## A.—Vers de douze syllabes.

4. Le vers de douze syllabes — quelques auteurs ajoutent : ou de *six piéd* — appelé aussi **vers héroïque**, **grands vers**, **alexandrin**, parce que le premier poème, écrit au moyen-âge dans cette mesure, avait Alexandre pour héros, convient à la haute poésie, — épopée, tragédie, comédie... — à cause de son caractère grave et majestueux.

Ex. :—Où, je viens dans son temple adorer l'Eternel ;  
Je viens selon l'usage antique et solennel,  
Célébrer avec vous la fameuse journée  
Où sur le mont Sinai la loi nous fut donnée...

(RACINE, *Ath.*)

## B.—Vers de dix syllabes.

5. Le vers de dix syllabes — ou de *cinq piéd* — qui a de la douceur, de la facilité, un air de légèreté et d'abandon, convient aux poésies légères et badines.

C'est celui que Gresset a adopté dans ses épîtres et ses poèmes héroï-comiques.

Ex. :—Passant trop tôt dans des flots de douceurs,  
Bourré de sucre et brûlé de liqueurs,  
Vert-Vert tombant sur un tas de dragées  
En noirs cyprès vit ses roses changées...

(GRESSET, *Vert-Vert*).

### C.—Vers de huit syllabes.

6. Ces vers sont susceptibles de noblesse, de douceur et de grâce; ils conviennent au genre lyrique — ode, cantate, chanson, aux sujets tantôt sérieux, tantôt badins.

Ex. : Le Temps.

Ce vieillard qui d'un vol agile,  
Fuit sans jamais être arrêté ;  
Le temps, cette image mobile  
De l'immobile éternité,  
A peine du sein des ténèbres  
Fait éclore les faits célèbres  
Qu'il les replonge dans la nuit ;  
Auteur de tout ce qui doit être,  
Il détruit tout ce qu'il fait naître  
A mesure qu'il le produit.

(J.-B. ROUSSEAU).

### D.—Vers de sept syllabes.

7. Moins harmonieux que les précédents, ils s'emploient néanmoins dans les mêmes circonstances que ceux de huit.

Ex. :—Oh ! que tes œuvres sont belles !  
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !  
Que ceux qui te sont fidèles  
Sous ton joug trouvent d'attraits !

(J.-B. ROUSSEAU).

L'on remarquera qu'il y a, dans ces vers, moins de charme et de sonorité, à cause du nombre impair des syllabes : ce qui l'interrompt brusquement pour l'oreille.

### E.—Vers de six syllabes.

8. Ces vers s'emploient rarement seuls, parce qu'ils produisent l'effet de vers alexandrins, coupés en deux parties égales.

— Du reste, il en est ainsi des autres — cinq, quatre, trois, deux, une, syllabes. Mais les uns et les autres se mélangent très bien avec les plus

grands vers, surtout avec ceux de douze syllabes : ils s'adaptent ainsi aux sujets les plus sérieux.

Ex. :—Tout ainsi que le temps,  
L'amour porte des ailes :  
Tous les deux séduisants,  
Tous les deux infidèles.

## F.—Vers de cinq syllabes.

9. Les vers de cette mesure, soit seuls, soit alternant avec d'autres plus amples, ont de la rapidité, de l'éclat, de l'énergie.

I Ex. :—Dans ces prés fleuris  
Qu'arrose la Seine  
Cherchez qui vous mène  
Mes chères brebis.

MME DESHOULIÈRES.

II Ex. :—La voix redoutable  
Trouble les enfers :  
Un bruit formidable  
Gronde dans les airs :  
Un voile effroyable  
Couvre l'univers.

J.-B. ROUSSEAU.

III.—Ex. :—La pauvre fleur disait au papillon céleste :  
—« Ne fuis pas !  
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,  
Tu t'en vas !... »

IV.—Ex. :—Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,  
Au paradis, d'où vous venez,  
Un léger fil d'or vous rattache.  
A ce fil d'or  
Tient l'âme, encor  
Sans tache.

Vous êtes à toute maison  
Ce que la fleur est au gazon,  
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,  
Ce qu'un peu d'eau  
Est au roseau  
Qui penche.

(A. DAUDET.)

N. B. — Les vers de *onze* et de *neuf* syllabes sont étrangers à notre poésie ; et, si parfois elle les tolère, c'est par égard pour la musique, aux beautés et aux caprices de laquelle, la coupe de ces vers devient alors favorable.

## Petits genres de poésie.

(Suite.)

## I. — L'Épigramme.

1. Si l'on conçoit le dessein de *récréer l'esprit*, à l'aide d'une vérité spéculative, la composition peut être présentée d'une "manière piquante et satirique": c'est l'**épigramme**.

Elle se compose de deux parties: *l'exposition* et la *pointe* ou le bon mot.

*L'exposition* exprime la chose qui doit produire le trait d'esprit; elle doit être simple et claire, éveiller la curiosité du lecteur. — La *pointe* doit être intéressante, mise en relief avec tout son éclat et toute sa verve: elle ne saurait être ni faible, ni commune, ni fausse.

L'épigramme doit être courte et ne guère s'étendre au delà de *douze* ou *quatorze* vers au plus. Les vers peuvent être de n'importe quelle mesure. Le principal mérite vient du plus ou moins de finesse, de sel, de mordant, résultant du bon mot.

I.—Ex. :—On vient de me voler!...— Que je plains ton malheur!  
Tous mes vers manuscrits—Que je plains le voleur!

LEBRUN.)

II Ex. :—Un gros serpent mordit Aurèle :  
Que croyez-vous qu'il arriva ?  
Qu'Aurèle en mourut ?—Bagatelle !  
Ce fut le serpent qui creva.

(LA MARTINIÈRE).

III Ex. :—*Sur le Docteur CHARCOT, grand hypnotiseur.*

Dédaignant les choses frivoles,  
Pour les femmes pris de pitié,  
Il rendit complètement folles  
Celles qui l'étaient à moitié.

(FIGARO).

IV Ex. :—**Bienfait publié.**

Si Charles, par son crédit,  
M'a fait un plaisir extrême,  
J'en suis quitte. Il l'a tant dit  
Qu'il s'en est payé lui-même.

(CAMPAN).

V Ex. :—**Leçon, maxime.**

Tel est le sort fatal de tout livre prêté :  
Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

(CAMPAN).

2. Il convient d'ajouter que l'épigramme ne doit dégénérer ni en grossièreté ni en diffamation. Qu'elle flagelle les vices; qu'elle ridiculise les défauts, les travers, les abus; qu'elle attaque l'impiété et la bassesse

par cette arme terrible du rire, laquelle atteint plus sûrement que les plus fortes raisons ; mais que l'on n'y sente point la haine des personnes.

Dans cette sorte de satire en abrégé se sont distingués Boileau, La Fontaine, Racine, Voltaire, Lebrun. Chez ce dernier, l'épigramme porte souvent un caractère d'amertume et de fiel.

Un rival, Baour-Lormian, écrivit le premier :

Lebrun de gloire se nourrit  
Aussi, voyez comme il maigrit.

Lebrun riposta avec la même brièveté :

Sottise entretient l'embonpoint ;  
Aussi, Baour ne maigrit point.

## II. — Le Madrigal.

3. Le **madrigal** ne diffère de l'épigramme que par le caractère. Celui de celle-ci est plus vif, plus pittoresque, plus caustique : tandis que celui du madrigal est plutôt agréable, tendre, gracieux, sentimental.

De là aussi, quelque chose de plus doux et de plus simple, de plus candide et de plus ingénu, dans l'expression et le style. En conséquence, il doit se garder contre la fadeur, la préciosité, l'afféterie.

I. Ex. : — *Une violette dit à Mlle de RAMBOUILLET.*

Modeste est ma couleur, modeste est mon séjour,  
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe :  
Mais si sur votre front je me puis voir un jour  
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

(DESMARETS.)

II. Ex. : — *Réponse à un ami, spirituel écrivain.*

Vous n'écrivez que pour écrire,  
C'est pour vous un amusement  
Moi qui vous aime tendrement,  
Je n'écris que pour vous le dire.

(PRADON.)

III. Ex. : — CHATEAUBRIAND écrit à une amie de son épouse.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre  
Son cours silencieux et ses flots oubliés :  
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire  
Ainsi passe à tes pieds !

Aux portes du couchant le ciel se décolore,  
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien ;  
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore  
Plus charmant que le tien ?

(CHATEAUBRIAND.)

4. Le madrigal n'est soumis à aucune règle particulière, quant au rythme et à l'ordonnance. Ce qui le distingue, c'est le naturel et la facilité, la grâce et le sentiment; le talent consiste à rendre une seule idée, le mieux et le plus brièvement possible.

Citons encore ce madrigal d'un inconnu à GLADSTONE, le *great old man*, lors de son quatre-vingtième anniversaire :

Grand vieillard, de l'année entière  
 Vous ne prenez que le printemps;  
 Vous n'êtes pas octogénaire:  
 Vous avez quatre fois vingt ans!

### III. — Le Rondeau.

5. Si l'on veut *récréer l'esprit* par une vérité spéculative, la composition peut être présentée d'une "manière badine": c'est le **rondeau**.

C'est un petit poème, composé de *treize vers* — de huit ou dix syllabes, avec *deux refrains* de deux, trois ou quatre syllabes. Les vers sont sur *deux rimes*, dont *huit masculines* et *cinq féminines* — ou bien *sept masculines* et *six féminines*.

Le premier refrain est après le huitième vers; — le second, après le treizième. Il faut de plus un repos après le cinquième vers.

**Exemple et précepte à la fois:**

*Ma foi, c'est fait* de moi, car Isabeau  
 M'a conjuré de lui faire un rondeau!  
 Ceci me met en une peine extrême!  
 Quoi! *treize vers*, huit en eau, cinq en ðme?  
 Je lui ferais beaucoup mieux un bateau.  
 En voilà cinq pourtaut en un monceau.  
 Faisons-en sept, sans lever le rideau!...  
 Et puis, mettons par quelque statagème  
*Ma foi, c'est fait!*

Si je pouvais encore de mon cerveau  
 Tirer *cinq vers*: l'ouvrage serait beau.  
 Et, ce disant, me voilà dans l'onzième;  
 Et si je crois que je fais le douzième.  
 En voilà *treize*, ajustés de niveau.  
*Ma foi, c'est fait!*

(VOITURE.)

Le mérite de ces tours d'esprit consiste à vaincre heureusement les difficultés et à leur donner un caractère de naïveté ingénue.

## IV. — Le Triolet.

6. Le **triolet**, est une espèce de rondeau et en présente les caractères. Il se compose de huit vers — sur deux rimes.

Le premier vers doit reparaître après le troisième — et les deux premiers doivent être ramenés à la fin, pour clore la pièce.

Les vers du triolet sont d'ordinaire de huit syllabes.

Le mérite du poème consiste principalement dans l'application plus ou moins heureuse que l'on fait des deux premiers vers.

I. Ex. :—*Pour construire un bon triolet*

Il faut observer ces trois choses,  
Savoir : que l'air en soit follet,  
*Pour construire un bon triolet :*  
Qu'il rentre bien dans le rôle,  
Et qu'il tombe au vrai lieu des pauses :  
*Pour construire un bon triolet,*  
Il faut observer ces trois choses.

II Ex. :—Il faut désormais filer doux,

Il faut crier miséricorde,  
Frondeurs, vous n'êtes que des fous ;  
Il faut désormais filer doux,  
C'est mauvais présage pour vous,  
Qu'une fronde n'est qu'une corde ;  
Il faut désormais filer doux,  
Il faut crier miséricorde.

7. Outre ces sortes de pièces légères — que l'on cultive peu de nos jours — l'histoire littéraire cite encore les compositions suivantes, dont il convient de savoir le nom et le sens.

1°. — Les **Tendons**, espèces de discussions rimées sur des questions de galanterie amoureuse.

2°. — Les **Sirventes**, sortes de satires, qui roulaient sur la tyrannie et les exactions des seigneurs du moyen âge.

3°. — Le **Lai** et le **Virelai**, espèces de complaintes.

4°. — La **Vilanelle**, espèce de chanson, en l'honneur d'une bergère ou pastourelle.




**PARTIE PRATIQUE.**


No. I.

NOTIONS FONDAMENTALES.

*pour servir: — à l'étude des auteurs, — à la correction des devoirs, — à l'art de la composition, — et à l'enseignement littéraire.*

A. — RICHESSE DU VOCABULAIRE.

(Suite)

**III. — L'étude des synonymes.**

Les **homonymes** sont des mots de même prononciation, mais d'origine et de sens différents.

Ex. — Chant; champ.

2. Les **synonymes** sont "des mots ou des locutions ayant un sens général commun, mais des nuances de signification propres, souvent délicates et presque imperceptibles, qui modifient le sens général."

Il y a ainsi lieu de distinguer dans l'étude des synonymes, soit mots, soit locutions :

a) le *sens général*, commun à plusieurs termes, qui constitue leur ressemblance ;

b) les *nuances*, propres à chacun d'eux, qui établissent leur différence.

3. Les synonymes peuvent se répartir en deux grandes classes, qu'il importe de bien connaître : — ceux de même racine ; — ceux de racines différentes.

I. — SYNONYMES DE MÊME RACINE.

Ces sortes de synonymes se discernent, au premier coup d'œil, — par les préfixes, — par les suffixes — par les accidents de grammaire.

I. En ce qui concerne la modification par les **préfixes**, elle s'opère à l'aide de *particules* (ab, ad, més, mé, re...) de *prépositions* (avant, entre...).

Vous voulez, par exemple, bien asseoir dans l'esprit la valeur de termes synonymes, posez d'abord le sens du mot qui sert à les entendre.

Ex. A. — **Confiance** : c'est la sécurité de la personne qui compte entièrement sur le caractère et la capacité d'une autre, sur l'efficacité d'une chose.

Le peuple.....  
 Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance.

Rac. ESTH. II-8.

—“ Avoir confiance dans les résultats d'une entreprise. ”

SYN. : — **Méfiance, défiance.**

a) *Ressemblance*: idée de manque de confiance.

b) *Différence*: 1 — La “ méfiance ” indique un manque de confiance qui n'est pas absolu: c'est un soupçon qui inspire de ne pas se fier.

Il savait que la méfiance  
 Est mère de la sûreté.

(LA FONT.)

2. La “ défiance ” révèle un manque de confiance absolu; c'est le sentiment de quiconque n'est pas sûr d'une personne ou d'une chose.

1. “ L'esprit de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper ”.—LA BRUYÈRE.

—“ Les enfants sont étourdis, il faut leur inspirer la *méfiance* d'eux-mêmes; mais les entretenir de la *défiance* de leurs talents serait funeste à leur éducation ”.

Ex. B. — **Nier, dénier, renier**, (SYN.)

a) *Ressemblance*: idée de repousser quelqu'un, q. q. ch.

b) *Différence*: *nier*, c'est déclarer qu'une chose n'est pas.

*dénier*, c'est refuser une chose.

*renier*, c'est désavouer, répudier.

—“ Tu prétends que je suis injuste à ton égard, je le *nie*. Et puisque tu me *dénies* le droit de te commander, je te *renie* comme un fils ingrat et rebelle ”.

II. En ce qui concerne la modification par les **suffixes**, elle s'opère par le sens original des terminaisons: *aire, at, eur, ic, ité, al, eux*...

Ex. A. — **Stupeur, stupidité.**

a) *Ressemblance*: idée d'immobilité hébétée.

b) *Différence*:

1. — “ Stupeur ” indique un état d'hébétement passager, accidentel.

2. — “ Stupidité ” accuse un état habituel, normal.

—“ L'on ne put l'arracher à la *stupeur* que lui causa cet effrayant spectacle; bientôt elle dégénéra en véritable *stupidité*, laquelle l'afflige depuis. ”

Ex. B. — **Matineux, matinal, matinier.**

a) *Ressemblance*: idée de ce qui se fait le matin.

b) *Différence*:

1. "Matinal" qui se lève de bon matin, un jour.  
— "Il a été bien *matinal* aujourd'hui."
2. "*Matineux*", qui se lève habituellement de bon matin.  
— "C'est l'homme le plus *matineux* du monde."  
— "Je suis plus *matineux* encore." (LA FONT, VI 11).
3. "Matinier" qui appartient au matin, et ne s'emploie guère que dans la locution:  
— "L'étoile *matinière*", Vénus.

III. En ce qui concerne la modification par les **accidents de grammaire**, elle résulte de diverses manières:

1. — Par le *nombre*: singulier ou pluriel.

Ex.: **Le fer, les fers**; — **l'honneur, les honneurs**.

"Le fer" est un métal dur, une arme meurtrière. . .

"Les fers" sont les chaînes, dénote captivité, oppression.

"L'honneur" est l'estime qu'obtient la vertu, le mérite.

"Les honneurs" sont des titres, des dignités.

— "Le fer dont on forge les *fers* doit être d'excellente qualité—On leur épargne le fer, pour leur donner des *fers*."

— "Tant de gens échangent volontiers *l'honneur* contre les *honneurs*. — Un homme d'honneur peut être tenu loin des *honneurs*."

2. Par l'*article*. — **Ouvrage d'esprit; ouvrage de l'esprit.**

a) *Ressemblance*: idée de produit intellectuel.

b) *Différence*:

"Un ouvrage d'esprit" est celui où brille l'esprit de son auteur, finesse de pensées, justesse d'expressions.

"Un ouvrage de l'esprit" est un travail qui n'est point manuel.

— "Les ouvrages de tapisserie plaisent mieux à Madame que les ouvrages de l'esprit."

3. Par le *changement de place* des mots.

Citons seulement les expressions connues: — "Homme pauvre, honnête; un pauvre homme, un honnête homme."

L'*idée commune* est que l'un manque de *moyens*, et l'autre aussi: mais le premier manque de fortune; le second, d'intelligence, de capacité. — L'honnête homme est conforme, par ses mœurs, aux lois de la morale; l'homme honnête, aux lois de la probité, de la justice, de la civilité.

4. Par l'*emploi des prépositions*.

Ex. A. — **S'occuper, s'occuper à, s'occuper de.**

a) *Ressemblance*: idée d'application à quelque chose.

b) *Différence*:

1. — “ S’occuper ” signifie : ne pas rester sans rien faire.
2. — “ S’occuper à ” veut dire : passer le temps à . . . lire, se promener, travailler, parler, dormir.
3. — “ S’occuper de ” signifie : veiller à, prendre soin de : — “ Il faut s’occuper de l’éducation des enfants. ”

Ex. B. — **Obliger, obliger à, obliger de.**

a) *Ressemblance*: idée de lien, selon l’origine du mot.

b) *Différence*:

1. — “ Obliger quelqu’un ”, c’est lui rendre service et se l’attacher par le lien de la gratitude.

2. — “ Obliger à ” marque une invitation à faire quelque chose par devoir.

3. — “ Obliger de ” marque une contrainte forcée.

“ Celui qui *oblige* ses amis avec désintéressement les *oblige* à lui en savoir gré, mais ne les *oblige* pas de lui rendre bienfait pour bienfait. ”

## II. — SYNONYMES DE RACINES DIFFÉRENTES.

Ces sortes de synonymes ne s’apprennent que par l’usage, par l’enseignement, par le dictionnaire.

1. Ainsi sont les mots : **mort, trépassé, défunt, décédé.**

L’idée *dominante* est celle d’un être qui a cessé de vivre ici-bas. Mais chaque mot exprime une nuance qui se fonde sur l’étymologie des quatre mots et de l’usage qui règle leur fonctionnement.

*Mort* se dit des plantes et des animaux ; mais les *trois autres* ne conviennent qu’aux hommes, auxquels tous les quatre conviennent ensemble.

II. Les mots : **brigue, intrigue, cabale, complot**, indiquent tous “ la réunion de moyens, plus ou moins avouables, pour réaliser un dessein. ”

Mais recherchons-en la *différence*, et leur valeur respective en suggérera l’emploi et la place dans le discours.

a) “ *Brigue* ” éveille l’idée de “ manœuvres concertées entre plusieurs ”, en vue de faire réussir une entreprise, d’élever quelqu’un surtout à une dignité :

Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages

RAC., *Esth.*, I, 1.)

b) “ *Intrigue* ” décèle de sourdes menées, obliques, tortueuses et lentes sollicitations.

Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.

BOIL., *A.* p. 4.

c) “ *Cabale* ” dénote les manœuvres, soit occultes, soit bruyantes, dont

on se sert pour *capter* les esprits, pour entraîner l'opinion contre une personne ou en sa faveur.

En cent lieux contre lui les cabales s'amassent.

(Sr.)

d) "Complot" diffère de la cabale en ce qu'il implique toujours un mauvais dessein, tramé d'ordinaire contre l'autorité ou ses représentants.

Celui qui met au frein à la fureur des flots  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Rac., *Ath.* I, 1.

— A quelle fin, dira-t-on, doivent aboutir de si minimes détails ?

— La réponse est aisée. Comment expliquer, entendre, analyser, composer soi-même — en termes clairs, justes, propres, variés — sans la vision nette de la signification et des nuances des idées et du langage qui en est le tissu ?

D'ailleurs, veut-on savoir quel parti l'on peut tirer parfois de l'accumulation des termes ? Tout développement suppose l'étude des nuances, et les novices écrivains ébauchent cent idées en les juxtaposant, faute de connaissance des expressions synonymes de leur idée dominante.

Voici comment Cormenin ridiculise M. l'avocat, le ministre Dupin, sous la Restauration.

Ex. :— Outre ce bagage de croix, de dignités, de chaires, d'emplois, de diplômes, de rubans, d'épées, de plumes, de galons, d'habits, de billets de banque, de sacs d'argent et d'oripeaux, de toute espèce, dont M. Ch. Dupin marche affublé, décoré, accablé, empaletoté, qui pendillent et traînent de toutes parts, — il a ses livres, ses manuels, ses cartes, ses plans, ses manuscrits, ses projets d'amener la mer à Paris, ni plus ni moins qu'on peut la voir au Havre, et ses études sur Démosthène qui n'étaient point, cependant, le plus bavard des orateurs.

Voici un autre passage de BOSSUET. — "Discours sur l'union de Jésus-Christ avec son épouse" :

Ex. :— On peut dire, avec Denis le Chartreux, que le divin Epoux, voyant l'âme toute éprise de son amour, se communique à elle, se présente à elle, l'embrasse, l'attire au dedans de lui-même, la baise, la serre étroitement avec une complaisance merveilleuse : — et que l'épouse, étant tout à coup, en un moment, en un clin d'œil, invest e des rayons de la Divinité, éblouie de sa clarté, liée des bras de son amour, pénétrée de sa présence, opprimée du poids de sa grandeur et de l'efficacité excellence de ses perfections, de sa majesté, de ses lumières immenses, est tellement surprise, étonnée, épouvantée, ravie en admiration de son infinie grandeur, de sa brillante clarté, de la délicieuse sérénité de son visage, qu'elle est comme noyée dans cet abîme de lumière, perdue dans cet océan de bonté, brûlée et consumée dans cette fournaise d'amour, anéantie en elle-même par une heureuse défaillance, sans savoir où elle est, tant elle est égarée et enfoncée dans cette vaste solitude de l'immensité divine !

Par contre, combien d'orateurs — et d'autres aussi — appelés à prendre la parole, se voient réduits à ressasser les mêmes termes, tantôt comme sujets, tantôt comme compléments . . . :

Ex. :—“ La liberté, Messieurs !.. à la liberté... pour la liberté... de la liberté.. par la liberté...”

Ce thème — ou d'autres quelconque — revient, revient encore : cela se décline, fatigue, assomme.

Pourquoi donc ? C'est que l'on ne songe pas — si l'on sait toutefois — à se remémorer les *synonymes*, qui seraient, ici : “ Liberté, libre arbitre, indépendance, affranchissement, autonomie, émancipation, franchises, libération, régime libéral.”

Il faut songer aussi aux termes contraires : — “ Esclavage, servitude, asservissement, servage, fers, ilotisme, glèbe, traite...”

Tout improvisateur habile prévoit dès l'abord et se remet en mémoire cette ressource évocatrice des synonymes et de leurs contraires.

Bref, ces secrets supposent le trésor d'un **vocabulaire** acquis de longue main : c'est notre thèse, et nous la continuerons.

( à suivre.)



## EXPLICATION D'AUTEURS.

## I. — L'ASTRONOMIE DES PREMIERS TEMPS.

L'astronomie doit sa naissance à des pasteurs.

Dans les déserts de la création nouvelle, les premiers humains voyaient se jouer autour d'eux leurs familles et leurs troupeaux. Heureux jusqu'au fond de l'âme, une prévoyance inutile ne détruisait point leur bonheur. Dans le départ des oiseaux de l'automne, ils ne remarquaient point la fuite des années, et la chute des feuilles ne les avertissait que du retour des frimas. Lorsque le coteau prochain avait donné toutes ses herbes à leurs brebis, montés sur leurs chariots couverts de peaux, avec leurs fils et leurs épouses, ils allaient à travers les bois chercher quelque fleuve ignoré, où la fraîcheur des ombrages et la beauté des solitudes les invitaient à se fixer de nouveau.

Mais il fallait une boussole pour se conduire dans ces forêts sans chemins, et le long de ces fleuves sans navigateurs. On se confia naturellement à la foi des étoiles : on se dirigea sur leurs cours. Législateurs et guides, ils réglèrent la tonte des brebis et les migrations lointaines. Chaque famille s'attacha aux pas d'une constellation ; chaque astre marchait à la tête d'un troupeau. A mesure que les pasteurs se livraient à ces études, ils découvraient de nouvelles lois.

En ce temps-là, Dieu se plaisait à dévoiler les routes du soleil aux habitants des cabanes, et la fable raconta qu'Apollon était descendu chez les bergers. De petites colonnes de briques servaient à conserver le souvenir des observations ; jamais plus grand empire n'eut une histoire plus simple. Avec le même instrument dont il avait immolé le chevreau premier-né, le pâtre gravait sur un rocher ses immortelles découvertes. Il plaçait ailleurs d'autres témoins de cette pastorale astronomie ; il échangeait d'années avec le firmament ; et de même qu'il avait écrit les fastes des étoiles parmi les troupeaux, il écrivait les fastes des troupeaux parmi les étoiles. Le soleil, en voyageant, ne se reposa plus que dans les bergeries ; le taureau annonça par ses mugissements le passage du père du jour, et le bélier l'attendit pour le saluer au nom de son maître. On vit au ciel des vierges, des enfants, des épis de blé, des instruments de labourage, des agneaux, et jusqu'au chien du berger :

La sphère entière devint une grande maison rustique, habitée par le pasteur des hommes.

## A. — Etude des pensées.

1. — Ce texte, lu avec lenteur, bonne accentuation et articulation nette ; relu, phrase par phrase, par autant d'élèves, en les corrigeant conformément aux principes d'une lecture irréprochable pour le volume de

voix, les repos, les coupes, — ce texte devra être mis au tableau noir successivement, où l'on soulignera à la craie *chaque idée*.

1. " Origine pastorale de l'astronomie ".
2. " Les premiers humains, gardiens de troupeaux ".
3. " Vie simple, produisant le bonheur ".
4. " La migration des oiseaux, la chute des feuilles ne troublent pas ce bonheur."
5. " Leur vie pastorale était une vie nomade ".
6. " Cette vie nomade exigeait une boussole ".
7. " Cette boussole fut pour eux les étoiles ".
8. " Les étoiles guidaient leurs travaux, leurs déplacements ".
9. " Chaque famille suivait le cours d'une constellation ".
10. " Cette constellation observée suggérait des lois nouvelles ".
11. " La marche du soleil dominait ces observations des bergers ".
12. " Les observations se conservaient par des colonnes de briques ".
13. " Le fer servait à graver les découvertes sur la pierre ".
14. " Les bergers attribuèrent aux étoiles leurs mœurs pastorales ".
15. " Les dénominations de bergeries furent appliquées aux astres ".
16. " Depuis lors, plusieurs constellations sont désignées de leurs noms ".
17. " Le ciel arrondi est une bergerie, dont le soleil est le pasteur ".

2. — Après cette invention de pensées, il faudrait insister sur leur **disposition**, leur ordre, leur enchaînement : en d'autres termes, savoir remettre sur pied le **plan**, que l'auteur s'est tracé en pratique. Le voici, tel que nous le croyons apercevoir :

I.—**Introduction** : Origine, naissance de l'astronomie chez les bergers.

- |                 |   |   |
|-----------------|---|---|
| A. Les Bergers  | { | <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Les familles sont pastorales.</li> <li>2. Leur vie est simple, heureuse.</li> <li>3. Rien ne trouble leur bonheur.</li> <li>4. Leur existence est nomade.</li> </ol>  |
| II. Milieu :    | { | <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Comment se guider ? Par la boussole.</li> <li>2. La boussole naturelle, c'est les étoiles.</li> <li>3. De fait, ils s'en servent.</li> <li>4. Leur grand nombre les fait grouper en constella-</li> <li>5. L'observation suggère des lois astrales. [tions,</li> <li>6. Ces lois se rapportent au soleil surtout.</li> <li>7. Les lois sont conservées par des monuments.</li> <li>8. Les monuments : briques, rocher.</li> <li>9. Le ciel étoilé devient lui-même un témoin.</li> <li>10. D'où le nom des constellations.</li> </ol> |
| B. L'Astronomie | { |   |

III.—**Conclusion** : Ainsi le ciel est, alors, une bergerie comparée.

3. — Quel est le crédit et la valeur de ces idées, au point de vue historique ? Chateaubriand touche un point unique : la naissance lointaine de cette science, de l'astronomie d'observation, qui détermine la position des astres.

Il se borne à remonter de l'*effet* à la *cause*, c'est-à-dire que, étant donné actuellement que les signes du zodiaque contiennent des appellations d'animaux — le *Taureau*, le *Bélier*, le *Capricorne*... — il s'ingénie à les rapporter comme empruntés à la vie pastorale primitive.

L'imagination de l'auteur a tissé sur ce thème quasi mythologique un récit oratoire et poétique: c'est tout le mérite, purement extérieur, du morceau tout entier.

### B. — Etude du style.

1. "L'astronomie" ou la science qui étudie les astres dans leurs mouvements, dans leurs positions, dans leur nature.

"doit sa naissance", *par extension* du sens: moment où quelque chose commence. L'on dit ainsi: — "la naissance du jour, des feuilles, de la verdure..."

"pasteurs" — berger, pâtre, gardeur, pastoureau — qui élève, garde les troupeaux. Par *analogie*: les prêtres. — Pasteurs des peuples: les rois, considérés comme devant exercer une autorité paternelle.

2. "Dans les déserts": lieux non encore habités; — "de la création nouvelle", qui est apparue depuis peu de temps.

"les premiers humains", style élevé, au pluriel, équivaut à: "les hommes en général"; — "se jouer", se dit, en style élevé des personnes ou des choses auxquelles on attribue une sorte de dessein de se divertir: — "Le zéphir se joue dans les voiles." FÉN. TÉL.

3. "Heureux... de l'âme": remarquez l'inversion, qui se tient par elle-même, sans correspondance grammaticale avec "une prévoyance...". L'expression est forte pour caractériser le bonheur: il convient de la transcrire.

"une prévoyance inutile" forme alliance de termes qui semblent s'exclure, car "prévoir" c'est concevoir d'avance ce qui doit arriver, surtout à notre avantage.

"détruire le bonheur", le ruiner entièrement, est une belle expression, très familière à Bossuet.

4. Notez le *tour négatif* dans cette phrase, comme dans la précédente: l'auteur est habile à inventer les développements, qu'il tire de sa sensibilité personnelle et de son imagination. La phrase est harmonieuse, en vertu du contraste, de la construction, des belles locutions: "départ des oiseaux, fuite des années; — chute des feuilles, retour des frimas."

5. "Lorsque", *conjonction* qui varie les tours déjà vus jusqu'ici; — "prochain" qui est très rapproché: dans l'espace (ici); dans le temps: "la semaine prochaine"; dans l'ordre logique: "la finesse est l'occasion prochaine de la fourberie; enfin, il est substantif: "ménager le prochain".

Remarquez que l'auteur peint avec les mots concrets et spéciaux: "coteau, herbes, brebis, chariots, peaux, bois, fleuve ignoré;" puis il revient à l'abstrait et au général: "fraîcheur des ombrages, beauté des solitudes qui les invitaient..."

6. "Mais il fallait une boussole": celle-ci guide les navigateurs proprement; l'imagination de l'écrivain la transporte aux tribus nomades, comme idée analogue: phrase pleine, abondante, bien que générique par le sens.

7. "On" continue ce sens général et indéfini; voyez la place de l'adverbe "naturellement"; — "la foi des étoiles" est neuf, agréable, et veut dire: la croyance assurée à la vérité des astres.

"on se dirigea sur leurs cours": voilà qui établit l'idée du *fait*, objet du récit. Le rapprochement, jusque dans le langage, entre navigateurs et nomades, est complet, expressif et en relief. C'est la marque d'un grand artiste.

8. "Léislateurs" ne peut se rapporter qu'à "leurs cours", ainsi que "guides": c'est du style ampoulé, prétentieux, forcé à l'extrême; ici, comme plus bas, Chateaubriand manque de tact, de mesure. De plus, c'est obscur et entortillé.

"la tonte" est bien trouvé, ainsi que "les migrations lointaines."

9. "Chaque famille s'attacha aux pas d'une constellation": l'auteur se berne et voudrait nous bernier; l'amour de l'antithèse devient une mystification, quand l'auteur ajoute le second membre: — "chaque astre marchait à la tête d'un troupeau." Il n'est pas permis de sacrifier l'idée, à ce point qui touche au burlesque et au ridicule, au cliquetis des mots ciselés: c'est du genre Hugo, par anticipation — et le genre de bien d'autres phraseurs.

10. "A mesure que...", variété de tour à remarquer: — "se livraient à ces études" est une façon de parler évidemment; études rudimentaires, menant à des constatations toutes de convention.

11. "En ce temps-là, Dieu... et la fable...". Ce contraste paraît inintelligible: Chateaubriand est faux, toutes les fois qu'il immole la raison, le bon sens et les convenances au plaisir de l'oreille, de l'harmonie et de la cadence.

Je sais bien que l'écrivain n'accepte pas la mythologie; mais le mélange de la vérité et de la fable déplaît quand même.

12. "De petites colonnes...": phrase négligée: "servaient... conserver... observations..." — "jamais plus grand empire...": c'est bien dit, mais c'est forcé et outrecuidant.

13. Il en est de même de *tout le reste* jusqu'à la fin du morceau; on ne saurait mieux sertir de fausses pierreries dans un écrin d'or ou d'argent.

Cette seconde partie du passage dépare la première, parce qu'elle est paradoxale, subtile, raffinée, bizarre, emphatique, quasi extravagante: c'est du mauvais goût, qui trahit les premières lectures de Chateaubriand dans l'*Emile* de Rousseau.

Heureusement que ce sont là des écarts de jeunesse.

## II. — ESTHER.

N. B.—Quand viendra l'étude de la **tragédie** en général, nous tracerons le plan détaillé de l'analyse du genre. Ici, nous entamons l'explication du texte même qu'il suffise de la faire précéder de notions bien simples.

1. **Historique.**—Pièce de Racine, représentée à Saint-Cyr en 1689.
2. **Source.**—L'Écriture Sainte—livre d'Esther, Psaumes, Prophètes.
3. **Sujet.**—Haine d'Aman contre les Juifs et leur délivrance par Esther.
4. **Scène.**—A Suse, résidence des rois de Perse—palais et jardins.
5. **Personnages.**—*Mardoché* : type de zèle religieux, de dévouement aux siens : il agit par Esther, sous l'inspiration divine.

*Esther* : comme femme, modèle de grâce et de vertu ;—comme Juive, type de foi et de piété filiale.

*Aman* : ambitieux aveuglé par la faveur du roi ; odieux par la bassesse et la cruauté du caractère.

*Zarès* : épouse d'Aman, conseillère prudente.

*Assuérus* : type du tyran oriental, terrible, capricieux.

*Chœur* : composé de jeunes Israélites, captives comme Esther, en Perse, loin de Jérusalem.

## ACTE PREMIER.

(Appartement d'Esther.)

Scène I.

Esther, Elise.

(*Esther fait part à sa confidente de son élévation au trône, de ses peines, de ses plaisirs.*)

ESTHER.

Est-ce toi, chère Elise ? ô jour trois fois heureux !  
 Que bénit soit le Ciel qui te rend à mes vœux,  
 Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,  
 Fus de mes premiers ans la compagne assidue,  
 Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression, 5  
 M'aidais à soupirer les malheurs de Sion !  
 Combien ce temps encore est cher à ma mémoire !...  
 Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire ?  
 Depuis plus de six mois que je te fais chercher,  
 Quel climat, quel désert a donc pu te cacher. 10

1. — “ Est-ce toi ”, prononcez *ce* qui compte comme syllabe, tandis que *chère* s'élide devant *Elise*, qui à son tour s'élide devant *ô jour*. — Interrogation de surprise ; donc avec un léger repos.

“ toi ” ; la poésie tutoie souvent : ici, Esther est reine et sa confidente lui dira *vous* tout à l'heure.

“ô jour heureux” exclamation de bonheur, renforcée par l’expression “trois fois” consacrée par l’usage.

2. — Le sens est : “Le Ciel soit béni de répondre à mes désirs de te revoir” — “Ciel” pris *par extension* désigne la Divinité elle-même, qui en fait son séjour : il faut donc un c majuscule. *Que* s’omet en prose.

“vœux” *par extension* désigne des *souhails* qu’on a demandé à Dieu d’exaucer — “Rendre”, remettre ce qui a été enlevé, ce qui avait disparu. On dit aussi : “se rendre aux vœux de quelqu’un” — les accueillir et exaucer.

**Dérivés** : Vœu ; vote, votif, vouer, ex-vots.

3. — “de Benjamin...” : de la tribu de Benjamin, le dernier des douze fils de Jacob. Notez l’inversion poétique.

“descendue”, *au fig.* : venir par filiation successive d’une souche primitive. On supprimait *étant* devant le verbe neutre et passif.

**Dér.** : descendance, descendant, descende.

**Comp.** : condescendre, condescendance, condescendant ; redescendre ; — ascendant, ascension, ascensionnel.

4. — Nouvelle inversion ; “premiers ans” est poétique et serait prétentieux en prose.

“compagne”, celle qui vit habituellement dans la société intime d’une autre personne. — Le vers traduit avec grâce le terme “amie d’enfance”. Il serait à noter, quand on peut l’adresser dans une lettre à une personne qui reste chère depuis le jeune âge.

**Dér.** : Compagnie, compagnon, compagnonnage, copain.

**Comp.** : Accompagnateur, accompagnement, accompagner.

L’on dit : “une personne assidue” ou constamment à certains offices de bonté ; on le dit aussi des choses : “travail assidu ; hommages, soins assidus.”

5. — Autre inversion, après le relatif “qui” : celle-ci peut servir en prose, surtout au début d’une phrase ; ce qui serait très élégant.

“souffrant” *part. prés.*, et non *adj.* : il veut dire “supportant quelque chose de douloureux.” — “l’oppression d’un même joug” : la gêne, la contrainte pénible (*vieilli*, dans ce sens) — d’une même sujétion qu’impose un maître : c’est la captivité des Israélites, emmenés en Perse.

**Dér.** : Opprimer, opprimant ; opprimer, oppresseur, oppressif.

Le *joug* est une pièce de bois que l’on met sur la tête des bœufs, pour les accoupler à l’attelage. On l’emploie souvent *au fig.* : — Le joug de la loi. Se soumettre au joug du Seigneur.

6. — “Soupirer les malheurs”, *poétique* ; expression hardie et tou-

chante. Le sens est — “ exprimer en termes plaintifs le regret d'avoir quitté et perdu Sion ou Jérusalem ” le peuple juif.

**Dér.** : Soupir, soupirail, soupirant (adj).

Si l'on écrivait : — “ Les soupirs de l'orgue, — du vent dans le feuillage ” — le terme serait pris *au fig. et poétique* : son plaintif.

7. — Voilà un vers qui peut rester comme un *proverbe*. Il est clair, beau, doux, coulant, sentimental. — Notez-le sur votre cahier, ou mieux gravez-le dans la mémoire.

“ mémoire ” ne désigne pas la faculté, mais son *acte*, qui est le souvenir, la réminiscence. — Remarquez l'exclamation.

8. — De ton Esther ” ; charmant, cet abandon affectueux d'une grande reine ; l'expression est ravissante de simplicité et de condescendance émue : on oublie que c'est une locution du langage *familier*.

“ la gloire ” est proprement l'éclat de la célébrité ; ici, par *extension*, c'était l'éclat de la grandeur soudaine d'Esther, sa fortune brillante.

**Dér.** : Glorieusement, glorieux, glorification, glorifier, glorieuse.

9. — Vers simple et affirmatif, après les interrogations et les exclamations qui précèdent. — Evidemment ce vers prépare à la réponse d'Elise.

10. — “ Quel climat ” : état de l'atmosphère dans une région ; le mot désigne ici “ la région ” ou partie d'un endroit, d'une ville, de Suse. — “ La vertu, la religion fleurit sous tous les climats. ”

“ quel désert ” : lieu inhabité, inculte ; c'est, ici, un synonyme expressif de “ retraite, demeure cachée, inconnue, asile. . . ” — *Loc.* : Prêcher, parler dans le désert : sans être plus écouté que si l'on était dans un désert : vainement.

REMARQUE.—Ces 10 vers, où le cœur s'abandonne à la joie d'une rencontre inattendue, entament l'**exposition** de la pièce.

Sans ombre d'effort, le poète nous a fait connaître à la fois — 1. Esther et Elise ; — 2. leur patrie commune ; — 3. les liaisons de leur enfance ; — 4. la captivité de leur nation ; — 5. l'époque de leur rencontre ; — 6. le cœur si tendre de la reine pour sa “ compagne des premiers ans ”.

Pour apprendre et retenir ces vers, après avoir remarqué ces idées — observez les *tours* affirmatifs, interrogatifs, exclamatifs.

#### ELISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,  
Du reste des humains je vivais séparée,  
Et de mes tristes jours n'attendais que la fin,  
Quand tout à coup, Madame, un prophète divin :  
— “ C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse ; 15  
Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse,  
Là, tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,

Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs. Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées, Sion : le jour approche où le Dieu des armées, Va de son bras puissant faire éclater l'appui ; Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui ”.	20
— Il dit. Et moi, de joie et d'horreur pénétrée, Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée. O spectacle ! ô triomphe admirable à mes yeux, Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux ! Le fier Assuérus couronne sa captive Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive. Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement Le Ciel a-t-il conduit ce grand événement ?	25 30

11. — “ Au bruit de . . . ”, *par ext.*: ce que l'on dit de quelqu'un. — Il court de mauvais bruits sur sa réputation. — “ justement ”, d'une façon légitime ; — “ éplorée ” tout en pleurs. — Remarquez “ votre ”: Elise ne tutoie pas.

**Dér.** : Bruire, bruissement (des feuilles, insectes, vagues), bruyamment (tousser) bruyant, e (musique, gaieté, rue, ville).

12. — Inversion *commune* à la poésie et à la prose. — “ humains ” plus élégant, plus harmonieux que “ hommes. ”

**Dér.**—; Humanement, humaniser (mettre à la portée de l'homme), humaniste (qui enseigne ou étudie les humanités), humanitaire (doctrine... qui intéresse le bien-être des hommes), humanité: la nature humaine, le genre humain, sympathie pour les malheurs des hommes ;—humanités (*plur.*): étude des lettres classiques (considérées comme instrument de formation intellectuelle et morale), de la troisième à la philosophie.

13. — Inversion commune, tour *négalif* plus fort que l'*affirmatif*. — “ tristes ” discours, vêtements, adieu, nouvelle, métier: marque un état, un signe de souffrance morale.

14. — “ tout à coup ”, sans trait d'union: soudain, soudainement ; — “ tout d'un coup ”: d'un seul coup, tout en une fois ; — “ coup sur coup ”: sans interruption ; — “ après coup ”: la chose faite ; — “ à tous coups ”: à tous propos, chaque fois ; — “ pour le coup ”: pour cette fois. La prophétie était un fait fréquent, en captivité.

15. — “ C'est pleurer ”: déplorer ; — “ trop longtemps ”, plus qu'il ne faut et ne convient ; — “ qui t'abuse ”, *verb. trans.*: tromper, en abusant de la crédulité.

**Dér.**—; Abus (usage mauvais, excessif), abusif (qui constitue un abus: emploi abusif d'un mot, privilège...), abusivement.

Le changement brusque de construction et le discours direct donnent plus d'entrain et de vie à la phrase.

16. — “ Lève-toi ”, équivalait à “ Va ”; c’est un tour scripturaire.

“ prends ton chemin ” est presque familier, sans que l’on s’en doute, à cause de l’entourage: — “ prendre des chemins de traverse ”: des moyens détournés.

“ vers Suse ”, indique qu’Elise était captive dans une autre ville ou région.

17. — “ la pompe ”, appareil magnifique. — “ Les pompes du monde ”, au sens *spéc.*: ses vanités. — “ les honneurs ” signes de distinction flatteuse. Le mot est ici synonyme à peu près de “ pompe ”.

**Dér.**: Pompeux, pompeusement; — honorabilité (d’une personne), honorable (digne d’honneur, qui fait honneur), honorablement, honorer (traiter avec honneur, mettre en honneur).

**Comp.**: Déshonneur, déshonorable (action, emploi), déshonorant (action), déshonorer (priver d’honneur, ravir l’honneur).

18. — “ Sur le trône assis ”, inversion poét.; image qui signifie “ reine ”. C’est donc synonyme de “ puissance royale ” dont le trône est l’insigne visible.

“ le sujet ”, ce qui fournit matière à “ tes pleurs ”. Ce dernier mot est aussi une image gracieuse et forte: il ne s’agit que de traduire “ la tristesse ” d’Elise.

19. — “ Rassure. — ”. Ici le prophète charge Elise d’un message indirect pour Esther: c’est le salut des Juifs qui intervient dans le discours. Aussi l’homme inspiré s’adresse-t-il à Sion, à Jérusalem: d’où, l’incise “ ajouta-t-il. ”

“ tribus ”, terme biblique, désignant les douze grandes familles du peuple d’Israël. — “ alarmées ” troublées par l’approche d’un danger. La racine du mot est: “ à l’arme ” contre un ennemi.

**Dér.**: Alarmant (état, nouvelles), alarme (cri, signal, poste d’...), alarmiste (personne qui répand l’alarme).

20. — “ le Dieu des armées ”, langage très fréquent dans la Bible; Dieu est celui qui tient entre ses mains le sort des armées.

**Dér.**: Armateur (celui qui équipe un navire), arme, armement (d’un navire, des recrues, des soldats en guerre), armer.

**Comp.**: Désarmement, désarmer, réarmer (un vaisseau, la milice).

21. — “ bras puissant ”, nouvelle image et inversion: on voit que la poésie, examinée de près, est une source de style élégant, expressif et imagé; — “ l’appui ”, secours, aide, soutien de la force divine.

“ faire éclater ”, étaler au dehors par des actes, des événements visibles, frappants.

22. — Très beau vers, traduisant un passage de Jérémie, XIV. 2.  
“ La Judée pleure... et le cri de Jérusalem est monté vers le ciel. ”

C'est une façon *figurée* de dire que Dieu exauce l'appel de ceux qui l'invoquent. C'est une manière aisée d'enrichir son vocabulaire personnel.

**Dér.** : Criage (office du crieur public), crier, crier sans cesse, pour se plaindre surtout), crierie (des enfants), crieur, criant (abus, injustice), criard (dette criarde : qu'un créancier réclame avec importunité).

**Comp.** : Décrier, s'écrier, se récrier.

23. — "Il dit". *Dixit*, en latin, montre positivement que le discours est fini.

"horreur" signifie "effroi religieux, mêlé de crainte et de respect : sentiment naturel à l'homme, quand le Ciel a parlé.

"pénétrée", *au fig.*, émue profondément de joie.

**Dér.** : Pénétrabilité, pénétrable, pénétrant (pluie, œil, regard, esprit...), pénétration (fig. d'esprit); compénétration.

24. — "Je cours" : image pour "je m'empresse de venir." "J'ai su" pour "j'ai pu"; souvent *savoir* remplace *pouvoir* "entrée", *fig.*: admission, accès.

25. — Exclamations qui expriment le bonheur de voir la réalisation de la prophétie : ainsi, "la pompe et les honneurs" s'offrent en spectacle, forment un triomphe admirable à la vue.

"Triomphe" désigne un succès éclatant ; c'est dans ce sens qu'il s'emploie le plus souvent.

**Dér.** : Triomphal, (marche, entrée), triomphalement, triomphant (dont on célèbre le triomphe ou qui le remporte), triomphateur, triompher (en obtenir les honneurs, remporter une victoire).

26. — "Digne du bras" : Elise redit le mot du prophète ; — "qui sauva" à la Mer Rouge et ailleurs ; — "nos aïeux", poét. pour "nos pères, nos ancêtres".

27. — "Le fier" qui laisse voir qu'il est supérieur aux autres ; — "couronne" au sens *propre* et *figuré*, à la fois ; — "sa captive", quelle antithèse et quelle grandeur !

28. — "superbe" orgueilleux ; — "aux pieds" : nouvelle antithèse, qui augmente la beauté du contraste et la vigueur de la pensée.

29. — "ressorts" *au propre* ; pièce d'un mécanisme qui en se détendant meut une pièce voisine ; ici, *au fig.*, ce qui donne l'impulsion.

"enchaînement" succession des circonstances qui se lient comme les anneaux d'une chaîne.

**Comp.** : Chaîne, enchaîner, enchaînement ; déchaîner, déchaînement.

30. — "Le Ciel", Dieu lui-même ; — "conduit" fait agir, accomplir une chose, en la dirigeant. Ainsi l'on dit : — Conduire une affaire, une entreprise ; une pièce dont l'action est bien conduite.

En résumé, l'**exposition** se continue, car Elise nous apprend que — la scène est à Suse ; — qu'Esther est l'épouse d'Assuérus ; — qu'elle se trouve dans un appartement du palais ; que l'élevation de son amie est le présage du salut des tribus dispersées par la captivité.

(A suivre.)

## CORRECTION DE DEVOIRS.

DEUX ENFANTS ROYAUX.

Joas et Louis XVII.

*(Devoir de pensionnaire.)*

L'évocation de ces deux noms suffit pour nous rappeler deux jeunes enfants, issus d'une noble race, dont le sort malheureux nous touche de compassion.

Evoquer ces deux noms, c'est rappeler deux âges, avec deux souvenirs, deux têtes royales d'enfants, dont le sort également malheureux éveille en nous une même sympathie.

Nous les mettons en parallèle, en quelque sorte, et pourtant, combien "d'années ne se sont-elles pas détachées de la chaîne des âges, pour tomber dans l'abîme du passé" depuis que le premier a fait époque dans l'histoire, jusqu'à ce que le second soit venu nombrer parmi les rois de France!

Je voudrais les unir dans un même parallèle, comme je les unis dans ma pensée. Pourtant, combien "d'années, etc...."

Le premier fut héritier de la couronne de Juda, le dernier, de celle ornée de fleurs-de-lis. Joas fut en butte à la jalousie de sa grand'mère; Louis XVII, à celle du peuple révolté et irrité contre la royauté par les méprises de Louis XIV et de Louis XV.

Le premier monta sur le trône de Juda; le dernier devait orner son front de la couronne des fleurs-de-lis. Joas fut en butte à la jalousie de sa grand'mère; Louis XVII fut le Roi-martyr qui expia aux yeux d'une nation égarée les méprises de Louis XIV et de Louis XV.

Orphelin dès l'âge le plus tendre, car la méchante Athalie lui avait ravi son père lorsqu'il était très jeune, et l'avait sacrifié à l'autel de son ambition, Joas ne connut d'autres parents que le ciel, Joad, le grand-père et Josabeth qui l'aimait comme son propre fils.

Orphelin et victime dès son berceau, puisqu'Athalie avait ravi son père pour le sacrifier à l'autel de son ambition, Joas ne connut d'autre père que le Ciel, Joad etc.

Louis-Charles, lui, fut, jusqu'à, et même pendant une partie de son emprisonnement au Temple, choyé et entouré de mille soins par la reine,

sa mère, la dauphine, sa sœur, et Madame Elisabeth, sa tante. Louis XVI devenait pour quelques heures son maître d'école, et l'instruisait sur les vérités de la religion. Mais lorsque, après la mort du Roi, on vint l'arracher des bras d'une mère bien-aimée, et de ceux d'une sœur et d'une tante chéries, pour être mis sous la garde du rude cordonnier Simon, il fut non-seulement privé de l'amour, des caresses et des soins de ses parents, mais aussi de toute acquisition de nouvelles connaissances sur Dieu.

Louis-Charles, lui, plus heureux d'abord, grandit dans une atmosphère d'amour et de tendresse. Trois anges veillèrent sur son berceau : une mère, une sœur, et une tante. Combien bonnes ! Et quand, ivre de cet amour, il allait se jeter dans les bras de son père, c'était pour apprendre de lui les vérités de la raison et de la foi : double flambeau qui jette leurs rayons d'espérance et de vérité sur le monde d'ici-bas et de là-haut. Il ne savait pas, le pauvre petit, que l'orage montait à l'horizon, et que bientôt !... Ah ! quel réveil ! C'est le Temple et sa prison... un père qui part pour l'échafaud !... une mère qu'il faut embrasser pour la dernière fois... et l'amer baiser d'adieu qu'on laisse au front d'une sœur, d'une tante chéries !....

Comme lendemain de ce jour, c'est la haine et les coups ; c'est Simon le cordonnier, et la *Carmanote* qu'il faut apprendre en guise de prière, pour la chanter, le rire aux lèvres, quand on a l'âme en pleurs...

Pauvre petit ! il fut tout à la fois roi sans couronne, petit ange, et pour dernier titre jeune martyr. Malheureux dauphin ! que tu es à plaindre ! Toi qui fus élevé avec une douceur et une tendresse infinies par la reine ta mère, et le roi, ton père, toi qui chaque soir t'endormais bercé par les chants maternels, et qui t'éveillais chaque matin au baiser d'une mère, comme tu aurais dû être assoiffé de tendresse, lorsqu'on te contraignit de quitter tout ce qui t'était le plus cher au monde. Oui, écrivions-nous avec V. Hugo :

“ Car vous ne savez pas quelle était ma misère,  
Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs,  
Et lorsque je pleurais, je n'avais pas de mère  
Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs ”.

Pauvre petit, roi sans couronne, ange sans ailes ni cieus, martyr de dix ans ! Pauvre petit ! Evauouis, les rêves si purs ! les chants de ta mère et l'amour si doux de ton père ! C'est fini, les fêtes lumineuses de Versailles, et le bon soleil du Bon Dieu, et les joyeuses cloches qui chantent à la volée !..... Adieu !

“ Car vous ne savez pas etc..... ”

Joas, lui, régna du moins quelques années sur Jérusalem. Mais, malheureusement “ l'or pur s'est changé en un plomb vil, ” car aussitôt qu'il manqua de la surveillance douce et paternelle du Joad, il tomba dans le crime, et montra son ingratitude en faisant mourir Zacharie, fils de Joad, et qui avait remplacé celui-ci comme grand-prêtre.

S'il faut choisir entre ces deux enfants royaux, la balance sera en

faveur de Louis XVII, car, ce dernier, par sa vie innocente et quoique fort courte, tissée que de malheurs, (car, on sait, en effet, qu'il n'a connu que quelques heures brèves de joie) nous le fait aimer davantage, et il nous semble le voir là-haut jouir du bonheur infini réservé aux élus.

Joas, plus heureux, régna du moins quelques années sur Jérusalem. Il se montra digne de l'éducation reçue tant que vécut Joad. La Ville-Sainte n'eut pas plus à rougir de la majesté de son Dieu que de celle de son roi. Mais, "comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé"? Dans cette âme jeune, et qui doit encore être imprégnée des leçons du grand-prêtre, l'ingratitude et la jalousie, effroyables sœurs, vont régner en maîtresses.

Zacharie, fils du grand-prêtre et son successeur, est arrêté et bientôt mis à mort. C'est le premier crime de Joas - celui qui souille sa mémoire et son trône. Et tandis que la fin prématurée de Louis XVII achève de gagner nos cœurs, le crime de Joas couronné rejaillit sur son enfance si sympathique d'abord, et nous fait préférer en nous la rendant plus aimable, plus attachante et plus douce, une jeune existence marquée dès le berceau de la double couronne du martyr.

M. L.



## NOTIONS DE PHILOSOPHIE

## VIII. Leçon : — LA SENSIBILITÉ.

## Art. II. — Sensations et sentiments.

## I. — Sensations.

I. — DÉFINITION : Les sensations sont des émotions agréables ou désagréables, plaisir ou douleur, déterminées dans l'âme par les impressions faites sur les organes des sens.

Ex. : — la sensation douloureuse d'une *piqûre* ; — la sensation agréable d'un *parfum* que l'on respire, d'un *mets* que l'on savoure.

## II. — ANALYSE.

A. — Toute sensation présuppose des *causes antérieures* ou *antécédentes* : — Elle est

a) *physique* : c'est la stimulation produite par un objet sur l'un des sens. — Ainsi l'œil, dans la nuit, est frappé par la lumière, l'éclair, tout ce qui brille ; ainsi l'oreille, par le son, la voix humaine, tout ce qui retentit.

b) *physiologique* : c'est la transformation de l'agent physique en influx nerveux sous l'influence directe et excitatrice de l'objet extérieur. — D'où l'on voit que le premier élément de toute sensation est l'**impression**.

L'impression est donc tour à tour :

1. *Organique*, qui est la réaction des organes, mis en contact avec l'objet.

Par exemple, je suis à ma fenêtre : un oiseau passe d'un trait et me donne une impression sur l'œil. Si je n'ai pas eu le loisir de faire réagir mon œil pour distinguer quel oiseau a passé, la sensation est purement une impression.

2. *Nerveuse*, qui est la transmission au centre cérébral par les nerfs conducteurs.

Si l'on tire un coup de revolver à deux pas de moi, je subis une violente impression nerveuse. — Il en est ainsi de tout ce qui surprend, épouvante, fait peur.

B. — Toute sensation est un phénomène qui affecte l'âme elle-même ; — tandis que les antécédents et l'impression affectent surtout le corps et ses organes.

N. B. — Il est évident que, le plus souvent, l'impression et la sensation sont simultanées, pour la bonne raison que notre âme est toujours active et en éveil. Aussi, ces deux mots — **impression** et **sensation** — s'emploient d'ordinaire l'un pour l'autre.

Elle comprend donc deux éléments :

a) *L'affectif*, qui n'est autre que l'agrément ou la douleur; l'un et l'autre, pris au physique, concernant le corps.

b) *Le significatif*, qui est le caractère propre qui sert de *signe* distinctif de l'objet, de ses qualités, de ses propriétés.

Si j'ai les yeux ouverts, je distingue les signes d'un éclair des signes d'un bec de gaz. — Si je suis bien éveillé et attentif, la sensation du son d'une cloche et d'une locomotive qui siffle me paraît distincte par des signes que je discerne aisément.

### III. — DIVISION ou CLASSIFICATION.

A. — Au point de vue **affectif**, les sensations sont :

a) *agréables*, quand elles produisent des plaisirs physiques.

b) *pénibles*, quand elles provoquent des douleurs physiques.

En vérité, le terme "physique" est usuel; mais, de fait, il n'y a là rien de physique — sinon la cause — car ce sont des états de l'âme et de la conscience.

B. — Au point de vue de leur **cause**, les sensations sont :

a) *Externes*, c'est-à-dire déterminées par des objets du dehors et se produisent par des organes spéciaux, œil, oreille, nez, liés au système nerveux.

b) *Internes*, ou qui viennent de l'intérieur de l'organisme, selon les dispositions ou les affections du corps, comme :

1. Les sensations organiques des *muscles*: coupure, déchirure, crampes, spasmes, entorse, fatigue, lassitude...

2. Les sensations des *nerfs*: prostration, excitation, crises, torsions, tic, clignotement des yeux, hystérie...

3. Les sensations de la *circulation* du sang, de la *nutrition*: faim, soif, nausée, dégoût...

4. Les sensations de la *respiration*: bien-être de l'air pur, suffocation, commencement d'asphyxie...

Toutes ces sensations internes sont — les unes, *périodiques*, à intervalles à peu près réguliers: faim, soif, repos, sommeil; — les autres, *accidentelles*: malaises, maladies, migraine, crampes...

## II. — Sentiments.

I. — DÉFINITION: Les sentiments sont des phénomènes de conscience agréables ou pénibles, provoqués en nous par d'autres phénomènes de la vie intellectuelle et morale.

Ex.: La *joie* d'un beau spectacle, physique ou moral; — la *tristesse* d'avoir perdu un objet précieux ou un ami.

Ce mot — *sentiment* — s'emploie pour désigner :

1. "L'ensemble des faits sensibles": c'est alors la sensibilité elle-même. Ex.: C'est une personne qui agit par sentiment.

2. "Une sorte d'intuition": c'est alors la conscience psychologique.  
Ex.: Cet homme a le sentiment de sa force.

3. "Les inclinations ou affections." Ex.: Cette personne a manifesté des sentiments d'amour, de haine, de colère; des sentiments patriotiques.

4. "Les inclinations supérieures au vrai, au beau, au bien." Ex.: Ce peintre a le sentiment de l'idéal, de son art.

## II. DIVISION. — Les sentiments sont :

1. **Intellectuels**, que l'on éprouve par suite de divers états de l'intelligence : il en est deux principaux — le sentiment du *vrai*, ou joie de la vérité connue; — le sentiment du *faux*, ou tristesse de l'ignorance, du doute, pour nous et les autres.

2. **Esthétiques**, ou sentiment du *beau*, plaisir délicat et profond qu'en donne le spectacle; — sentiment du *laid*, déplaisir plus ou moins vif qu'en inspire la vue.

3. **Moraux**, ceux que déterminent la conduite personnelle ou celle des autres envers nous pour eux-mêmes.

En ce qui nous concerne, ce sentiment peut être :

a) la *satisfaction morale*, témoignage et joie d'une bonne conscience;

b) le *remords*, souffrance secrète et amère qui empoisonne les joies coupables;

c) le *sentiment de l'honneur*, noble émotion qui naît d'un acte de dévouement, lequel nous grandit devant les autres;

d) le *sentiment de la honte*, peine profonde d'une action qui nous avilit à nos yeux et aux regards d'autrui.

En ce qui concerne autrui, ce sentiment peut être :

a) les *sentiments de sympathie*, d'estime, de respect, d'admiration... quand les actions du prochain sont honnêtes, grandes, vertueuses héroïques.

b) les *sentiments d'antipathie*, de mépris, d'aversion, d'indignation..., quand la conduite d'autrui est méchante, malhonnête, criminelle, révoltante.

4. **Religieux**, émotions joyeuses ou douloureuses que donne la pensée de Dieu — aimé, offensé.

N. B.—Lorsqu'il s'agira d'analyser les **passions**, nous verrons d'autres classifications des sentiments : mieux vont simplifier les notions et leurs ramifications diverses.

Sous forme de thèse, nous allons indiquer la suite de ce qui précède ; ce sera plus agréable et plus varié.

“ Comparez et distinguez entre eux les sensations et les sentiments. ”

Le vulgaire ne raisonne ni les actes des sens, ni les émotions de l'âme. Les personnes instruites apprécient les uns et les autres. Aussi bien, il y a tout avantage et profit dans cette analyse et cette pesée intellectuelle et morale. Le corps est estimé au juste dans sa valeur; l'âme, dans son prix inestimable: l'on cesse d'être le jouet et le prisonnier de l'un, pour conférer à l'autre les joyaux et la couronne de sa royauté légitime.

Si la jeunesse, sollicitée et déçue par tant de mirages fallacieux, s'égaré trop souvent, de nos jours, sur la route de l'honneur, de la prospérité, du bonheur stable et qui ennoblit, n'est-ce pas que son erreur se fonde sur l'ignorance qui va confondre et mêler le plaisir et la douleur, les émotions et les penchants, les impressions du dehors et les sensations, les sentiments de l'âme surtout? Qui donc la viendra prendre par la main pour la ramener dans la voie du vrai, du bien, de la morale et de la vertu? Comment prévenir les errements qui étonnent, les chutes qui meurtrissent, les catastrophes qui déshonorent?

La main qui régit sûrement est sans doute la main de la religion: rien ne saurait supplanter les garanties de son enseignement, ni suppléer à l'efficace mansuétude de sa divine morale. Mais la raison est une servante respectueuse, éclairée, soumise: à elle l'honneur de seconder la religion et la piété!

C'est elle qui connaît, apprécie, juge les points de *ressemblance* comme les *antagonismes* de la sensibilité et du cœur, pour régler leurs rapports d'amitié et d'entente réciproque.

## I

Ame voyageuse sur le chemin du temps, vous voilà captive dans une prison de boue: ce corps que la douleur aiguillonne, que le plaisir enivre. Que d'émotions dans le trajet! **Jugez-en.**

Conjointement, sensations et sentiments viennent assaillir, comme deux ennemis, le voyageur que vous êtes: tour à tour ils s'ingénient à vous atteindre de leurs coups, de leurs insultes, de leur malice persistante. Vous pleurez, ils s'en rient; vous poussez des soupirs à travers vos sanglots, ils ne savent pas s'en émouvoir ni compatir. Tous sont de connivence contre vous: en cela ils se valent et se ressemblent par leur *passivité*.

Sensations et sentiments ne vous laissent aucun repos, hormis les heures de sommeil. Vous avez reposé? Levez-vous et poursuivez votre route. De nouveaux harcèlements vous attendent: chaque jour réserve à votre personne des surprises et des alternatives imprévues. Ce sera le tourment de la faim, de la soif, de la lassitude, et vous en goûterez demain qui feront saigner l'âme et pleurer les yeux, sous le brisement des verges

de la séparation, du deuil, de la mort. Tous deux comptent contre votre bonheur : en cela aussi ils se ressemblent par leur *subjectivité*.

Votre pied foule la poussière et le sable, puis il y heurte la pierre aiguë et tranchante : quelle sensation horrible ! . . . Entendez les voix de la médisance, de la calomnie, du déshonneur : c'est sur votre nom et votre personne que pleuvent ces flèches et ces dards : quel crucifiement du cœur transpercé ! Sensations et sentiments s'entendent contre vous : en cela ils se ressemblent, car ils sont *aveugles et fatals*.

Je veux bien que l'espérance suive vos pas, que l'avenir vous vienne sourire à l'horizon, comme l'aube qui précède l'aurore d'un jour sans nuages : les nuages étendront demain, non, ce soir, leur sombre rideau sur votre tête, car les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; mais sensations et sentiments se ressemblent par leur *mobilité* changeante ; et Pascal a écrit justement de vous : — " Il n'est point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même, dans les diverses étapes de sa carrière. "

## I

Mais ces caractères communs, les sensations et les sentiments ne sauraient les associer toujours : ils présentent, sortes de protéés aériens, des *différences* profondes, selon les données et les constatations de l'expérience.

Une mouche bourdonne, altérée de votre sang, elle vous pique et suce sa vie, pendant votre sommeil sur le bord du chemin ou à la lisière herbeuse de la forêt qui vous prête son ombrage : l'excitation *organique* produit la sensation du réveil. Mais la pensée des dangers, de l'incertitude du succès de votre voyage fait naître un sentiment d'angoisse et de tristesse qui vous émeut et vous torture le cœur, sensations et sentiments différent dans leurs *conditions*.

La souffrance de votre pied qui saigne, de la piqûre de la mouche sur votre main, vous les savez préciser dans votre corps et ses membres. Précisez donc aussi votre angoisse, votre crainte, votre abattement : ils ne sont nulle part, sinon dans les profondeurs de votre âme tout entière. Cette question : — " Ou souffrez-vous ? " révèle toujours une signification à l'homme *malade* ; à l'âme abattue et attristée, c'est une énigme. La sensation est *localisée* ; le sentiment ne l'est point et ne saurait l'être.

Enfant, vous éprouviez des sensations sur le seuil de la vie, avant d'être ballotté des sentiments qui rassérèment ou assombrissent la matinée de l'adolescence. Doué de connaissance sensible, l'animal, compagnon domestique de l'homme, subit cette alternance, bien que chez lui les sensations enracinent leur végétation, et que les sentiments — façon de langage usuel, — soient rudimentaires pour la joie, la peur, l'attachement, la colère, la vengeance. Il arrive ainsi que certaines sensations sont plus délicates et plus développées dans l'être sans raison ; tandis que les sentiments demeurent embryonnaires et stables. Ceux-ci sont *propres* à l'hu-

manité; celles-là nous sont *communes* avec la brute: c'est une dissemblance fondamentale.

De vrai, le long de la carrière que nous parcourons, les sensations devancent l'intelligence; les sentiments la suivent dans son épanouissement: elles diffèrent dans leur *origine*, leur *cause*, leur *manifestation*. Elles sont régies par des lois contraires; car, selon Pascal, "trop de lumière éblouit; trop de bruit assourdit"; donc trop de plaisirs sensationnels donnent naissance à la douleur. Cette loi de la modération n'a pas d'application pour les sentiments, parce que la raison et la volonté, comme l'âme, sont sans limites: l'intelligence ne se lasse jamais de comprendre, ni la volonté d'aimer; elles crient toujours: jamais trop!

\* \* \*

Il convient d'amener la conclusion que la sensibilité est une, comme l'âme, multiplie en raison des sens et des facultés spirituelles.

Heureuse l'âme, engagée dans le pèlerinage vers la terre promise, qui entend maintenir, entre sensations et sentiments, la concorde, l'unité, l'harmonie. Elle le devra à la raison, à la volonté, à l'usage sagace de la liberté, à la foi, à l'amour, à la grâce divine.

Sensations et sentiments sont les deux branches d'un même tronc; l'une s'élevant dans les airs, vers le ciel sous la rosée duquel et sous les rayons du soleil mûrissent ses fruits, en se colorant; l'autre qui descend vers la terre, dont elle touche la poussière, les plantes vénéneuses, à portée de la première main audacieuse qui la voudrait froisser, briser, et faire périr.

Toutes deux, également nécessaires pour constituer la vie de la plante, prennent des directions opposées, la première implorant d'en haut lumière et chaleur, la seconde s'enfonçant dans les profondeurs des ténèbres et aspirant à se relever sous la douce main d'un jardinier qui est vous et moi, je veux dire de l'âme vertueuse qui a su se faire un ciel au-dedans d'elle-même.

---

## II. — L'INCENDIE DE L'UNIVERSITÉ.

(*Devoir d'élève.*)

Ottawa, trop célèbre pour ses désastreux incendies, vient d'ajouter l'Université catholique à cette liste sinistre.

C'était le deux décembre, le lendemain d'une représentation française par les élèves dans la salle académique de l'institution. La discipline, mitigée pour une soirée, avait repris ses droits, excepté sur les acteurs qui pouvaient dormir jusqu'à sept heures et demie. Pour les autres le réveil, l'étude, la messe, les avaient réclamés tour à tour; et

maintenant, à sept heures et vingt-cinq, leur appétit de jeunes gens se réjouit de l'appel du déjeuner. A table, déjà ils goûtent les mets, lorsque de toute part retentit le cri émouvant "Au feu!"... En même temps de grosses bouffées de fumée descendent l'escalier et envahissent les réfectoires. C'est un sauve-qui-peut général.

\* \* \*

Hélas! le feu a travaillé sournoisement, caché sur la scène où il a pris son origine; il a étendu ses bras dévastateurs entre chaque plancher et grimpé aux combles. Quand enfin il sort de sa cachette et apparaît aux habitants consternés de l'Université, il est certain d'accomplir son œuvre funeste; et deux heures et demie suffiront pour terrasser ce que la nuit, peut-être, lui a permis d'enserrer irrémédiablement.

A vingt places au même instant surgissent les flammes et la fumée, qui chassent dans des sauvetages émouvants les gens de la maison. Il ne faut pas penser à sauver, qui l'expérience d'un fatigant labeur, qui le travail de toute une vie, qui des souvenirs chéris parce qu'ils sont plus rares. Non; l'unique et la grande préoccupation du moment, c'est de sortir sain et sauf de ce brasier infernal. Les élèves aux réfectoires s'échappent facilement, les Pères dans la salle de lecture et ailleurs, font le sacrifice de tout leur avoir pour sauver leur vie; mais là-haut dorment encore des élèves, là-haut des Pères travaillent, là-haut des servantes commencent leur travail quotidien!

Pour eux ce sera donc la mort inévitable, la mort la plus atroce, la plus souffrante qui se puisse imaginer. Tous désireraient voler à leur secours, mais que voyons-nous? Dans les fenêtres apparaissent les dormeurs, se réveillant à moitié asphyxiés ou bien près de brûler sous les draps que déjà les flammes dévorent. — "Vite! les échelles!" crient en vain toutes les poitrines des témoins du spectacle. Point d'échelles encore!... Et les malheureux au toit doivent se résoudre à sauter ou à risquer une perte presque certaine pour attendre le secours. Triste alternative: les plus en danger sautent, les uns dans un filet de sauvetage, les autres sur le sol recouvert de glace. De cette façon le R. P. Fulham se brise les membres, blessures qui se cicatrisent dans sa mort, huit jours plus tard. Le R. P. Boyer se blesse gravement, mais se rétablit en moins d'un mois. Mlle Tremblay se fracture la jambe, ainsi que Mme Bastien, qui en restera infirme.

Cependant le P. MacGurthy a voulu se frayer un chemin à travers les flammes; et lorsqu'enfin il sort de cette fournaise impitoyable, il n'est plus qu'un lambeau de chair que la vie quittera, après deux semaines de martyre.

Une vieille servante manque encore à l'appel; hélas! le feu l'a réclamée pour sa première victime.

Un quart d'heure a suffi pour le *déroulement* de ces divers événements ; et maintenant le bâtiment est la proie du terrible ennemi qui le déchire.

A huit heures et demie, l'église Saint-Joseph et le musée sont en grand danger ; et si ce n'était l'intensité du froid, l'eau n'aurait jamais pu prévenir ce triple désastre et la conflagration du quartier avoisinant.

\* \* \*

Quel effrayant tableau présente l'Université ! De notre " Alma mater ", il ne reste qu'un amas calciné ; de la maison, rien, du mobilier, à peine quelques débris ; de la riche bibliothèque, ni un livre ni un manuscrit !

La Providence se plaît à faire briller sa sagesse sur la cendre où meurt l'étincelle, en mettant au cœur de ceux qu'elle afflige des énergies résignées et puissantes.

Nous voudrions leur dire qu'avec leurs malheurs grandissent nos sympathies ; nous souhaitons que leur dénuement suscite la générosité qui ne se limite ni aux races ni aux croyances.

C. S. — A. R.

\* \* \*

REMARQUES. — L'espace nous manque pour critiquer en détail cet essai, qui n'est pas sans valeur.

I. — Les **idées** suivent l'ordre chronologique du sinistre, et ainsi naissent les unes des autres en s'enchaînant de soi, en s'évoquant mutuellement.

Encore fallait-il les recueillir, les provoquer, les lier en faisceaux, les disposer dans une ordonnance naturelle, graduée, intéressante.

L'essai descriptif et narratif que l'on va lire suggère une marche analogue : le rapprochement des pensées en dira suffisamment, sans que nous ayons à insister.

II. — Le **style**, loin du médiocre, mérite des éloges : il trahit des efforts personnels, un labeur appliqué à l'amélioration, une sincère intention de viser au succès final qui couronne toute persévérance réfléchie.

Il est, néanmoins, terne, fade, monotone dans son ensemble ; l'art s'y montre rudimentaire encore, mais apparent quand même : la main commence à se faire au métier.

En conséquence, il fourmille de **termes généraux** : " sauvetages émouvants... gens de la maison... fatigant labeur... l'unique et grande préoccupation... tout leur avoir... sain et sauf... de **locutions toutes faites**, banales, familières, communes à tout le monde.

" désastreux incendies... appétit de jeunes gens... cri émouvant... habitants consternés... œuvre funeste... triste alternative... flammes qui dévorent... etc.

En général, les **verbes** ne font pas image; — le **tour** est toujours *affirmatif*, rarement *interrogatif*, *exclamatif*—peu d'*inversions*, d'*antithèses*, de mots expressifs, pittoresques, en relief, neufs, originalement accouplés. Quelques légères incorrections aussi.

Malgré tous ces délits littéraires, l'ensemble de l'essai ne déplaît point; et l'on espère mieux d'une constance que viendrait appuyer un goût épuré et accueillant pour la critique.

\* \* \*

#### CONFLAGRATION DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'OTTAWA.

(Mercredi, 2 décembre 1903.)

Mercredi, 2 décembre, date néfaste d'une page, écrite en lettres de feu et de sang dans l'histoire des épreuves qui marquent, sceau divin, les œuvres providentielles!...

Ce n'est point pour les témoins de la catastrophe que nous écrivons: toute esquisse de récit, sous la froideur des mots de la langue la plus riche, ne serait que le fuyant reflet de l'intraduisible réalité. Pussions-nous seulement évoquer ce reflet aux yeux des absents et au souvenir de ceux qui connurent notre Université pour la soutenir, l'estimer, pour lui devoir leur croissance intellectuelle, morale, religieuse, anciens et chers élèves, bienfaiteurs et amis!...

Refusera-t-on la sympathie au cœur d'un fils, à la tendresse d'un frère, qui tressaille encore de l'émotion pleurant sur des cendres, agenouillée sur des tombes?

\* \* \*

Ironie des coïncidences! Dans la soirée du premier décembre, les élèves de la Société des Débats français, toujours applaudis, avaient su charmer un public d'élite par la représentation d'un drame intitulé: "Rêve et Réveil"... Ont-ils rêvé les 200 pensionnaires du collège, ont-ils rêvé, au milieu des ombres du sommeil, que la mort rampait sournoise autour de leurs chambres et de leurs dortoirs?...

Ce que nous savons trop bien, c'est que le "réveil" fut épouvantable.

La communauté, s'étant levée une heure plus tard que de coutume, les élèves réunis au réfectoire achevaient gaiement le repas du matin, lorsque, prompt comme l'éclair, vibrant comme un coup de clairon, le cri "Au feu! au feu!" fit évacuer en un clin d'œil le sous-sol. L'on s'y était rendu en telle sécurité, on avait remarqué si peu d'anormal, que plusieurs pensaient croire à une plaisanterie... Mais un torrent de fumée brûlante se rua soudain dans la salle, comme un sinistre écho au cri d'alarme.

Heureusement, l'on put prévenir une panique, les issues étant proches et faciles. La plupart mi-vêtus, assistèrent, sous un ciel de glace, les pieds dans la neige, à l'effroyable tragédie.

A l'extrémité de Paile ouest, sur la rue *Waller*, une dense bouffée noire moutonnait autour de la salle académique. Le reste de l'édifice offrait l'apparence ordinaire. Dix minutes ou un quart d'heure!... et l'incendie déborde de tous côtés: le collège tout entier, sur la longueur de 300 pieds s'était allumé, ainsi qu'une jungle de roseaux. Ils trémoussent encore, les échappés du rez-de-chaussée et du premier étage, en songeant à l'avalanche enflammée qui les talonnait dans les corridors, vraies cheminées horizontales, avec la vitesse d'un galop... L'un des retardataires, le R. P. MacGurthy traversant le couloir, quelques minutes trop tard, reparut dans la cour, le visage et les mains profondément brûlés. Il était perdu!

Et déjà, sur toute l'étendue du bâtiment, le long de la rue *Wilbrod*, bouillonnent des vagues de fumée, voilant le soleil et le jour, déchirées en tous sens par mille jets de flamme. De temps en temps, un lourd soulèvement de la noire atmosphère éclaire l'affolement des fuyards, la stupeur des témoins figés et muets: comble d'infortune! les pompes travaillent encore sur un autre théâtre d'incendie, signalé de bon matin dans la basse-ville.

Soudain, un groupe serré perce le funèbre nuage: l'on traîne un corps à la hâte...: c'est le R. P. Fulham! Eveillé en sursaut par les cris d'alarme, dans une chambre qui touchait à la salle académique, il n'a eu qu'une pensée, de voler à sa fenêtre pour forcer le double châssis et se lancer dans le vide. Quelques prévoyants lui tendaient, il est vrai, une couverture de lit; mais le poids d'une chute du quatrième étage l'emporta: l'infortuné Père s'était cassé les reins sur le rebord du trottoir!... Fou de douleur, on le transportait au Juniorat voisin.

Bientôt, un autre cortège sort de la fournaise. Une tête ensanglantée retombe sur une poitrine sans souffle: c'est le R. P. Boyon, récemment arrivé de France!... Le jeune professeur préparait ses classes dans sa chambre du cinquième étage, lorsqu'il perçut le signal d'alarme. Il s'élança aussitôt dans le couloir, mais force lui est de reculer devant des laves chaudes de fumée dont le tourbillon gronde la menace; il revient sur ses pas, hésite indécis et tremblant, car il ignore à quel pignon descendent les échelles fixes de sauvetage. Il ouvre sa fenêtre, pousse du pied le châssis d'hiver qui vole dans le vide, et le malheureux apparaît dans l'embrasement.

— "Attendez, Père, attendez donc, les secours arrivent!!..." lui crient cent voix entrecoupées de sanglots.

Hélas! il ne semble rien entendre. Confiant et mù par l'instinct, il se suspend, se laisse choir aux yeux des spectateurs haletants; les pieds se heurtent au rebord de la première fenêtre, et il roule en pirouettant, vient s'abattre comme une masse inerte sur le toit d'une véranda, puis sur le

châssis gisant à moitié brisé sur le sol, dont les vitres lui entaillent le visage.

Transporté au Juniorat, le blessé reprit ses sens sur sa couchette improvisée; on le dirigea sur l'hôpital, sans grand espoir de le sauver.

Cependant, des actes de désespoir et de courage surhumains s'étaient accomplis.

Désespoir de deux servantes qui se précipitent des étages supérieurs sur le sol gelé, s'y fracturant les membres; — présence d'esprit d'un élève qui, après avoir refermé sur lui-même la fenêtre de sa chambre en feu, attend au cinquième étage l'installation des filets de pompiers, calcule sa trajectoire, et saute sans autre mal qu'une insignifiante égratignure; — courage des professeurs sauvant, au péril de leur vie, l'un le Très Saint-Sacrement, l'autre les vases sacrés, un troisième, le R. P. LEGAULT, des servantes et des Religieuses éperdues qui s'obstinaient à rester dans la mort ou à se jeter par les fenêtres de la mansarde: six personnes lui doivent leur salut, grâce au sang-froid énergique qui les conduisit à l'échelle de sauvetage donnant sur la cour.

Honneur aussi à la vaillance des élèves qui s'entr'aidèrent en héros de charité, et qui ravirent aux flammes plus d'un meuble ou souvenir précieux!

Merci aussi aux braves pompiers dont le travail, bien que retardé, sauva, non point le collègue — c'eût été miracle, quand on se rappelle avec quelle rapidité inouïe la flamme s'est propagée — mais la *Salle scientifique* — le musée avec ses collections hors de prix, avec ses incomparables laboratoires de physique et de chimie. C'est que le R. P. TESSIER, toujours sur la brèche, signala le danger, remarquant que, sous le zinc des corniches, la charpente s'enflammait.

Si intense rayonnait la chaleur du brasier qu'elle cuisait à deux cents pas, et que, sous un froid de plusieurs degrés, les imperméables fondaient sur les épaules des pompiers.

A huit heures et quart, le spectacle étalait son paroxysme d'horreur.

Tordues, sifflant avec des crépitements aigus, les longues flammes bondissaient de chaque issue; les poutres craquaient, le plomb coulait, les vitres fondaient, les livres volaient en pages de feu, les plaques de zinc se balançaient chauffées à blanc, menaçant la foule épouvantée et les édifices voisins. Les toitures, s'affaissant, avaient livré passage aux flammes d'abord emprisonnées: hauts-fourneaux géants, les quatre murs des deux rectangles extrêmes et de celui du milieu greffés sur le corps de bâtiment principal, projetaient dans l'espace, à pleine gorge, un déluge de feu.

Je sais un mugissement pareil au dernier râle du collègue expirant: c'est celui des grands bois où s'engouffre la tempête, ou celui de l'Océan qui gronde sous l'orage.

Bientôt la plus ancienne partie, noyau primitif de l'œuvre, y compris la gracieuse chapelle, *croûla*... A neuf heures et demie tout était fini!

Les pompiers avaient réussi à préserver les édifices avoisinant l'Université.

Une personne ne reparut point: Mlle Danis, ancienne et sainte fille qui servait la maison depuis une vingtaine d'années. Sa compagne, Mlle Dupuis, qui tenta de la soustraire, au quatrième étage, aux tourbillons de fumée qui venaient de les surprendre, sentit sa main lâcher la sienne et la vit choir dans un angle où nul ne pouvait l'atteindre. Paix à ses cendres mêlées à la poussière des décombres, gloire éternelle à son âme qui a édifié tous ceux qu'elle approchait par le contact d'une grande discrétion et d'une piété d'élite!

\* \* \*

Les causes de l'incendie qui les dira jamais?

Le verdict de l'enquête conclut négativement; et depuis nulle lumière n'est venue éclairer les conjectures. Presque tous admettent que le feu a couvé longtemps derrière les paravents du théâtre, gagnant les murs, rongant les lattes du colombage, pour éclater jusqu'au sommet de la Salle académique sur tous les points ensemble, sous l'effort du premier courant d'air.

Personne n'a su bien entendre la rapidité du fléau.

Disons-le: le collège, qui s'est accru successivement de pièces de rapport, semblait mal aménagé contre la voracité du terrible élément: aucune porte de fer pour couper l'air et la poussée de la flamme; des boiserie sèches et des cloisons à colombage; des corridors bas, étroits, allongés, sans échappées commodes; deux escaliers resserrés, montant dans le même sens: néanmoins, plusieurs échelles de sauvetage, auxquelles, d'ordinaire, trop peu prêtent une suffisante attention.

L'on ne peut se défendre, assurément, de répéter un frissonnant merci à la Providence qui permit le désastre, à l'heure précise où il entraînerait le moindre mal à sa suite. Trois quarts d'heure plus tôt, quand les dortoirs étaient remplis; trois quarts d'heure plus tard, durant les classes, se poserait le problème d'une centaine de deuils!

Aucun des élèves n'a péri: suprême consolation de ceux qui se dévouent, chargés de tenir la place des parents!...

Et maintenant, devant la consternation et l'éloignement des étudiants, si attachés à leur cher collège; devant l'épreuve qui désole tant de professeurs, dépouillés soudain du fruit de tant d'années de labeurs; devant les larmes que verse la Famille des Oblats, au chevet et sur la tombe de ses jeunes victimes... adorons en silence les desseins de la Providence divine qui sait relever les ruines, adoucir l'amertume du malheur, récompenser les holocaustes, reconstruire les œuvres, en sanctifiant les éprouvés qui survivent.

\* \* \*

Au soir de la catastrophe, les Oblats réunis se faisaient part de leurs impressions; et un sanglot étouffait les voix, quand revenait cette plainte:

—“ Hélas! si tous étaient ici, sains et saufs, l'on déplorerait la calamité, sans doute; mais, l'on se remettrait à l'œuvre sur-le-champ, de bon cœur; et, la bienfaisance aidant, on oublierait les revers! — Mais les vies! les vies de nos chers blessés, comment les retenir? comment les réparer?... ”

Trop fondés, hélas! les noirs pressentiments! Deux jeunes prêtres dorment, maintenant, au cimetière de notre scolasticat: le P. FULHAM, professeur, préfet de discipline, prédicateur aimé — dont le dernier sermon, trois jours auparavant, roulait sur l'Éternité; le P. MACGURTHY, vicaire de Saint-Joseph, dont le nom était déjà, dans la paroisse, synonyme de sourire et de bonté, autant de dévouement et de zèle. Ils sont partis, après d'intolérables souffrances!

Le courage de ceux qui affrontent la mort, tous le savent: cela frappe; la mort elle-même, tous en parlent: cela frappe! Mais les tortures qui, parfois, mènent à la tombe, qui donc les remarque?

N'est-elle pas le fruit de l'observation de l'humaine faiblesse, cette pensée de Musset:

On peut braver la mort — mais non pas la douleur.

Elles ont bravé la mort, nos victimes: c'est du courage. Ils ont accepté le calice et la croix, nos morts: c'est de l'héroïsme!... Les gardes-malades de l'hôpital pourraient dire les scènes déchirantes de souffrance qu'elles ont tenté, nuit et jour, d'adoucir, du *deux* au *huit* et *quinze* décembre: opération subie par le P. FULHAM, paralysé des organes digestifs, trances, spasmes, vomissements, toutes douleurs seules tempérées par le vœu de mourir le jour de l'Immaculée-Conception: vœu réalisé à sept heures et demie du matin!... L'ange des agonies a compté les longues heures des pansements aux mains et au visage du P. MACGURTHY: les convulsions les plus cruelles qui soient, au témoignage des docteurs, n'ont su vaincre la constance du jeune martyr.

Le premier, au comble de ses souhaits et de sa résignation, est décédé le *huit*, anniversaire à la fois de sa naissance, de sa première communion, de sa première messe; le second, dont nul n'a revu les traits depuis la veille de l'incendie, a succombé, le jour octave de l'Immaculée-Conception, rejoignant au ciel son compatriote et frère dont il ignorait le trépas!

Les funérailles, aussi bien que l'assistance religieuse, furent dignes des victimes infortunées, si tôt ravies, si unanimement regrettées de tous. Mgr l'Archevêque voulut bénir les cercueils, laissant une paternelle consolation au cœur blessé de ses Oblats.

Le R. P. BOYON, condamné dès l'abord par la science, quittait l'hôpital aux derniers jours de décembre, pour reprendre, le *sept* janvier, son poste de labeur, pour dépenser les trésors d'intelligence, de cœur, de bonne volonté qui lui ont gagné la *sympathie* des élèves et des confrères.

Mme Bastien, ancienne servante qui s'est fracturé la jambe, gît encore sur un lit d'hôpital : son âge et le gravité de la blessure ne laissent aucun espoir de sa guérison.

\* \* \*

Et aujourd'hui, de la florissante Université d'Ottawa, il ne reste que des murs ajourés et des pans disjoints, étamés de givre, frangés de larmes de glace. La bise secoue, avec un cliquetis sinistre, les tôles raccornies et pendantes. Un morne linceul de neige voile les débris informes qu'on n'a point le cœur de fouiller. Sur les palissades qui cernent ces ruines blanches, l'on a placardé, çà et là, un laconique avis : — "*Danger! — Keep away!*" et le passant, un instant curieux, se détourne mélancolique, rêvant peut-être aux grandes ruines, au Bazar de la Charité, au théâtre Iroquois... certainement à la petitesse et à la fragilité des œuvres humaines.

L'appui de nos amis, la sympathie de nos bienfaiteurs, l'effort de la charité chrétienne seront-ils assez puissants pour seconder les courages qui aspirent à relever ces ruines? Des cendres de l'ancien collège renaîtra-t-il un édifice plus ample, plus moderne, plus conforme au goût éclairé des catholiques, à l'épreuve d'un nouveau désastre possible? Nous l'osons espérer : et c'est à la bonne volonté de tous que nous adressons un pressant et chaleureux appel!

Merci d'avance à tous ceux qui seront pour nous le bras et la main de Dieu!

Jusqu'au matin — que nous appelons de tous nos vœux — où sera inaugurée l'Université nouvelle, les cours, interrompus l'espace d'un mois, se suivent dans les salles du musée et le soubassement de l'église du Sacré-Cœur. Un dortoir très ample, provisoirement bâti au jardin potager, abrite les pensionnaires, qui sont ainsi à deux pas de l'église Saint-Joseph, devenu leur chapelle. Les professeurs cohabitent dans des maisons louées.

Bronze impassible d'une survivante ténacité, la statue du R. P. TABARET se dresse toujours parmi les décombres, coiffée d'une toque de neige, ferme sur son granit rouge, qui reluit neuf comme au jour où le ciseau de l'artiste acheva de le polir.

Les flammes ont respecté l'image du fondateur; et il a été vraiment de circonstance le télégramme de Mgr Langevin, qui mérite d'échapper à l'oubli :

— "*L'édifice du R. P. Tabaret est détruit, mais non point son oeuvre!*"

Espoir, confiance en Celui qui sait tirer le bien du mal, qui se plaît à semer sur un champ de ruines la fécondité, le succès, le bonheur!

P. D.

## SUPPLEMENT.

## I. — LES PRUNES.

*(Triolets liés.)*

1

De tous côtés, d'ici, de là,  
 Les oiseaux chantaient dans les branches,  
 En *si* bémol, en *do*, en *la*,  
 De tous côtés, d'ici, de là.  
 Les prés en habits de gala  
 Étaient pleins de fleurettes blanches,  
 De tous côtés, d'ici, de là,  
 Les oiseaux chantaient dans les branches.

2

Fraîche sous son petit bonnet,  
 Belle à ravir et point coquette,  
 Ma cousine se démenait,  
 Fraîche sous son petit bonnet.  
 Elle sautait, allait, venait,  
 Comme un volant sur la raquette :  
 Fraîche sous son petit bonnet,  
 Belle à ravir et point coquette.

3

Arrivée au fond du verger,  
 Ma cousine lorgne les prunes :  
 Et la gourmande en veut manger,  
 Arrivée au fond du verger.  
 L'arbre est bas ; sans se déranger,  
 Elle en fait tomber quelques-unes.  
 Arrivée au fond du verger,  
 Ma cousine *croque* les prunes !

(A. DAUDET.)

## II.

## La Marquise Aurore.

*(Villanelle.)*

1

Près de Marie-Antoinette  
 Dans le petit Trianon,  
 Fûtes-vous pas bergerette ?

2

Vous a-t-on conté fleurette  
 Aux bords du nouveau Lignon,  
 Près de Marie-Antoinette ?

3

Des fleurs sur votre houlette,  
 Un surnom sur votre nom,  
 Fûtes-vous pas bergerette ?

4

Etiez-vous noble soubrette,  
 Comme Iris avec Junon,  
 Près de Marie-Antoinette ?

5

Pour déniaiser Ninette  
 Pour idylliser Ninon,  
 Fûtes-vous pas bergerette ?

6

Au pauvre comme au poète,  
 Avez-vous jamais dit : Non,  
 Près de Marie-Antoinette ?

7

O marquise sans aigrette,  
 Sans diamants, sans linon,  
 Fûtes-vous pas bergerette ?

8

Ah ! notre blanche cornette  
 Aurait bien ému Zénon !  
 Fûtes vous pas bergerette,  
 Près de Marie-Antoinette ?

## III. — Le Sommeil de Jésus.

Les cieux ont suspendu leur harmonie, car Marie chante pour endormir l'Enfant-Dieu. De sa voix angélique, la Vierge si pure, si belle, plus rayonnante que l'étoile, l'endort dans ses bras, dans la crèche, dans son berceau.

— “Pendant que tu reposes ainsi ô mon fils! tu ne regardes point ta mère; mais l'air que tu respirez est un feu qui embrase mon cœur!”

“Tes yeux, bien que fermés, ont pour moi des éclairs. Oh! que se passera-t-il dans mon âme, quand tu les ouvriras?...”

“Tes joues roses me ravissent le cœur: mon Jésus, oui, mon âme ne vit que pour toi!”

“Tes lèvres si pures me conviennent à les baiser; pardonne, mon Dieu, je t'embrasse comme mon enfant!...”

\* \* \*

Plus tard, Jésus s'endort sur un coussin, sur une couverture roulée, selon la coutume antique de sa nation.

Il lui arrivait de dormir sur la gazon des collines, parmi l'herbe en fleur, sur la terre nue, parfois la tête appuyée contre un arbre, parfois aussi posée sur la pierre du chemin.

L'Évangile raconte qu'un jour il dormait sur la poupe de la barque même de ses disciples.

Oh! qui dira la noblesse, la gravité, la modestie, la grâce de son attitude, pendant ces heures de repos; la majestueuse sérénité de son front, l'inimaginable splendeur de son visage, l'harmonie qui disposait ses membres, les soulèvements si réguliers de sa poitrine, l'exquise pureté de son haleine!

Jamais nuit de printemps ou d'été, tiède, sereine, étoilée, limpide; jamais lac silencieux, aux ondes tranquilles, dont la brise ne ride pas même le miroir; jamais sommeil de petit enfant n'inspira à une âme poétique, contemplative, une image de quiétude aussi parfaite, aussi ravissante que ce sommeil où notre amour le contemple!

Ce sommeil reste l'image et le reflet du repos inexprimable de la Trinité: repos qui est la paix infinie et l'exemplaire suprême de toute paix vivante au ciel et sur la terre!

\* \* \*

Cet adorable sommeil nous a conquis le droit au repos, offert le modèle du sommeil du soir, préparé des grâces pour le sanctifier, mérité la quiétude sereine de la conscience et de l'âme, l'éternel repos de la félicité sans fin et sans mesure.

Heureux si je puis faire prier, même mon sommeil!... Et je le puis car mon cœur bat encore, sans que j'y pense, ma poitrine respire, sans que je le veuille.

Battements et respirations, ils prieront avec les vôtres, mon doux Jésus, jusqu'au dernier sommeil du tombeau!...

## IV. — LE LIS.

(Sonnet.)

Des nuages, planant comme des vols d'autour,  
Ombraient des pans du ciel et des coins de pelouse.  
Nazareth regardait, souriante et jalouse,  
Ses filles vers le puits s'en aller tour à tour.

Attendant de l'époux le fidèle retour,  
Sur la pierre du toit veillait la chaste épouse.  
Judas qui devait être, un jour, parmi les douze,  
Jouait avec Jésus sur les prés d'alentour.

Un lis dans la verdure ouvrait son blanc calice.  
L'Enfant-Dieu lui sourit. L'autre, dans sa malice,  
S'en va de son pied nu froidement le briser.

Et Jésus, tout chagrin de ce plaisir farouche,  
Prend la fleur et la porte à sa divine bouche....  
Le lis garde toujours... le parfum du baiser!

(P. LEMAY.)

## V

**Méthode pour classer les notes de lectures.**

Elle comprend *trois combinaisons* ou procédés :

1°. — **Des fiches** ou feuilles de papier — format à volonté, mais uniformes, autant que possible — portant chacune un *titre*, en haut, au milieu ou au coin gauche, écrit en gros caractères.

En dessous, on place les notes, indications, renvois, les passages ou extraits que l'on veut conserver.

2°. — **Des chemises** ou feuilles doubles, destinées à renfermer les différentes fiches qui se rapportent à un même sujet.

Pour l'usage des élèves, ces chemises sont moins nécessaires, puisque leurs notes sont peu volumineuses d'ordinaire : un carton suffit pour les fiches.

3°. — Quelques cartons ou cahiers reliés dont on a enlevé les feuilles qui ont servi, dans lesquels les chemises sont classées par ordre alphabétique.

Il est utile d'indiquer sur les cartons, à l'extérieur, quelles sont les lettres alphabétiques comprises dans chaque carton : exemple, A — E., G. — M., N. — Z.

N. B. — L'on peut y ajouter un carton ou enveloppe spéciale, dans laquelle on place provisoirement ses fiches, en attendant que l'on ait le loisir de les classer avec les autres.

Avec ce procédé, l'on retrouve en une minute les notes prises sur un sujet quelconque.

---

## VI.—MESSE BASSE.

(Sonnet.)

C'est une église étroite et sombre, une chapelle ;  
Un vieux prêtre, un enfant, deux dévotes en deuil,  
Et l'aveugle à genoux qui gémit sur le seuil :  
Voilà sa cour, au Roi Divin qui nous appelle.

Une cloche a tinté, mais la foule est rebelle ;  
Ses guides sont l'amour de l'or ou quelque orgueil ;  
Elle passe, elle fuit sans donner un coup d'œil  
Au porche dont la pierre imite la dentelle.

Du sacrifice saint, le miracle est si beau  
Que l'âme qui n'en voit ici-bas qu'un lambeau  
Demeure à tout jamais éperdue et ravie.

Silence plein d'extase et de célestes chœurs !  
La musique d'en haut est pour les humbles cœurs :  
Ils ont seuls pénétré le secret de la vie.

MELLE LUCIE FÉLIX FAURE.

